LE GUITARRERO,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE M. SCRIBE,
de l'Académie française,

MUSIQUE DE M. F. HALÉVY,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 21 JANVIER 1841.

BRUXELLES,
J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR,
RUE DES PIERRES, 46.

1841

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRA LORENZO.	M. Mor.-Sainti.
RICCARDO.	M. Roger.
MARTIN DE XIMENA.	M. Grignon.
DON ALVAR DE ZUNIGA.	M. Botelli.
FABIUS.	M. Emon.
OTTAVIO.	M. Daudé.
MANUELA.	Mme Boulanger.
ZARAH.	Mlle Capdeville.

La scène se passe à Santarem, château royal de l'Estramadure, à une douzaine de lieues de Lisbonne. — En 1660.

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY
11 SEP 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

Digitized by Google

LE GUITARRERO,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE I.

Le théâtre représente la principale place de Santarem. Dans le lointain le château royal de Santarem. A gauche, l'hôtel de Villaréal; à droite, l'hôtel du Soleil d'Or, principale hôtellerie de la ville. On y arrive par quelques marches, et les fenêtres sont préservées de la chaleur par un auvent ou une tente qui fait saillie sur la rue.

SCENE Ire.

Au lever du rideau, ALVAR DE ZUNIGA, venant de la promenade à droite, au fond du théâtre, s'arrête un instant sous les fenêtres à gauche de l'hôtel de Villaréal qu'il regarde avec colère; au même moment, FABIUS et OTTAVIO sortent de l'hôtellerie à droite et aperçoivent Alvar.

FABIUS.

Eh! c'est notre ami Alvar de Zuniga!

OTTAVIO.

Tous nos convives sont déjà arrivés, et toi, notre amphytrion, te voilà le dernier au rendez-vous!

FABIUS.

Le repas n'est pas encore commandé?

ZUNIGA, *se frappant le front.*

C'est vrai; je vous ai invités chez le maître Numez Mugnoz, qui n'a pas son pareil pour les olla-podrida à la reine... Holà, seigneur hôtelier!.. (*A l'hôtelier, qui parait et salue.*) Je paie double!... que dans un quart d'heure tout soit prêt; et songe bien qu'il ne s'agit pas ici de traiter des hobereaux portugais, tes compatriotes, mais des officiers du régiment de la reine... des Espagnols, vos vainqueurs et vos maîtres. Allez... (*L'hôtelier s'incline et sort.*) Pardon, mes amis, j'arrivais ne rêvant que la joie et le plaisir, mes regards se

Digitized by Google

sont tournés de ce côté (*Montrant l'hôtel à gauche.*), et d'autres projets, d'autres idées...

FABIUS.

Ah ! ah ! l'hôtel de Villaréal...

OTTAVIO.

Il a pensé comme nous à la belle Zarah.

FABIUS.

Qu'il adore.

ZUNIGA.

Que je déteste.

FABIUS.

Allons donc !

ZUNIGA.

Je la déteste, vous dis-je... et pour nous autres gentilshommes de Séville où de Cordoue, qui avons du sang africain dans les veines, triompher d'une maîtresse est moins doux que de s'en venger quand elle nous a outragés dans notre honneur.

OTTAVIO.

Allons donc !... de quoi as-tu à te plaindre ?

ZUNIGA.

Ce que j'ai !...

OTTAVIO.

Elle est fière, orgueilleuse, et ne peut souffrir les Espagnols, qui règnent en maîtres dans son pays... Que nous importe ?

ZUNIGA.

Ah ! si ce n'était que cela...

OTTAVIO.

Eh bien ! voyons, soyons francs... elle a refusé tes hommages et ta main ?

ZUNIGA.

Oui, par Notre-Dame del Pilar !... elle m'a refusé.

OTTAVIO.

Eh bien ! moi aussi.

Digitized by Google

FABIUS.

Et moi de même.

OTTAVIO.

Aussi, quand elle sera mariée, nous verrons... jusque là je lui pardonne.

FABIUS.

Moi, je ne lui pardonne pas, car la dot était magnifique, et à chaque pas je rencontre des gens furieux contre elle.

OTTAVIO.

Ta famille?

FABIUS.

Non... mes créanciers.

ZUNIGA, *avec colère.*

Ils ne perdent que de l'argent.

FABIUS.

Et toi une maîtresse.

ZUNIGA.

Si ce n'était que cela, vous dis-je!... d'abord, il suffit qu'une femme me dédaigne pour que je la déteste...

OTTAVIO.

Moi, je la plains, voilà tout.

ZUNIGA.

Mais elle a osé plus encore... l'affront le plus cruel... le plus sanglant que puisse recevoir un noble Espagnol... cette nuit, au bal, chez dona Manuela, sa tante; vous n'y étiez pas?

OTTAVIO.

Nous étions de service au château.

ZUNIGA.

Elle avait laissé tomber un riche pendant d'oreille en diamans... plusieurs Portugais se précipitèrent pour le ramasser, et entre autres un négociant de Lisbonne, Martin de Ximena, à qui je l'arrachai des mains, et qui, prudemment, vous vous en doutez bien,

Digitized by Google

garda le silence... Présentant alors ma conquête à la belle Zarah, je lui demandai la permission de replacer moi-même ce brillant trophée... elle allait refuser, elle en faisait le geste, lorsque dona Manuela sa tante, Portugaise de naissance, mais femme supérieure et distinguée...

OTTAVIO.

Qui adore les Espagnols et la cour de Madrid.

ZUNIGA.

Dona Manuela lui ordonna d'accorder cette récompense à un preux chevalier qui venait de la mériter... Alors, n'osant attirer plus longtemps les regards de l'assemblée, qui déjà étaient fixés sur nous, la rebelle, l'orgueilleuse Zarah fut obligée de se soumettre, et pendant que je rattachais ce diamans à son oreille, pendant que sa joue était là, près de moi, j'osai, aux yeux de tous, y porter mes lèvres... Alors, la fière beauté se relevant avec indignation et tournant vers moi ses yeux noirs qui lançaient des éclairs : Vous n'êtes point un gentilhomme, s'écria-t-elle. Et de son gant elle me frappa au visage, devant toute l'assemblée, devant tous ces Portugais... moi Espagnol, moi Alvar de Zuniga !

FABIUS.

Et tu l'as supporté ?

ZUNIGA.

Ah ! c'est ce qui me met la rage dans le cœur ! Que faire?... Qu'auriez-vous fait à ma place? Comment se venger d'un tel outrage?... sur une femme !... une femme, entendez-vous?... Croyez-vous encore que je l'aime?... et comprenez-vous la honte et la colère qu'il m'a fallu dévorer lorsque, affectant un air riant et enjoué, j'ai dit à sa tante, qui m'adressait des excuses, qu'une si douce punition était encore une faveur, et qu'une si belle main ne déshonorait pas ?... Mort Dieu ! par Philippe, notre roi, j'ai juré tout haut la

Digitized by Google

paix, mais tout bas la vengeance... et je l'obtiendrai... Je vous perdrai, ma belle Zarah! ou j'y perdrai mon nom.

FABIUS.

Et comment feras-tu?

ZUNIGA.

Je l'ignore... mais il faudra bien un jour qu'elle choisisse... qu'elle aime quelqu'un...

OTTAVIO.

Elle refuse tous les partis!

ZUNIGA.

On a parlé de don Juan de Guimarens, que lui destine la cour de Lisbonne... et quoique ce soit un de mes amis...

FABIUS.

Si elle ne l'aime pas, tu la débarrasseras d'un prétendant qui l'ennuie.

ZUNIGA.

Tu as raison... cette vengeance-là ne suffit pas; il en faut une qui puisse l'humilier, elle... personnellement, et lui rendre affront pour affront.

VOIX, *dans l'intérieur de l'hôtellerie.*

A table! à table!

FABIUS.

Voici nos amis qui s'impatientent.

OTTAVIO, *qui a remonté le théâtre, pendant que plusieurs jeunes seigneurs sortent de l'hôtellerie à droite.*

Silence!... silence! je vois de loin quelqu'un qui s'vance mystérieusement sous ses fenêtres.

ZUNIGA.

Un jeune seigneur... lequel?

OTTAVIO, *regardant toujours vers la gauche.*

Attends donc!

ZUNIGA.

Un riche cavalier...

Digitized by Google

OTTAVIO.

Eh ! non, un homme du peuple couvert d'un mauvais manteau,

ZUNIGA.

C'est un amant déguisé... un rival...

FABIUS, *regardant.*

C'est possible ! car il porte une guitare.

SCENE II.

LES MÊMES, RICCARDO.

(On entend dans la coulisse à gauche un prélude de guitare, et l'on ne voit pas encore la personne qui joue. Zuniga veut s'élancer de ce côté ; les jeunes officiers et seigneurs ses amis, qui viennent de sortir de l'hôtellerie, le retiennent, et le morceau commence à demi-voix sur le motif de l'air qu'on exécute dans la coulisse.)

LES JEUNES SEIGNEURS, *montrant Zuniga.*

D'un rival imaginaire
Le voilà soudain jaloux ;
(A Zuniga qu'ils retiennent.)
Modérez votre colère,
Écoutez !... ainsi que nous !

ZUNIGA.

Ah ! malheur au téméraire !
Qu'il redoute mon courroux ;
(A ses amis.)
Mais je calme ma colère,
Et j'écoute, ainsi que vous.

FABIUS.

Comme nous, près de l'inhumaine
Il perdra son temps et sa peine.
Mais il s'avance... taisons-nous !

(Les jeunes gens se retirent sous l'auvent de l'hôtellerie à droite, et Riccardo s'avance sous le balcon de l'hôtel de Villaréal, à gauche.)

AIR.

RICCARDO, *s'accompagnant sur la guitare, et tournant le dos aux jeunes gens qui l'écoutent.*

N'entends-tu pas, ô maîtresse chérie !

Digitized by Google

Ces accens
Et ces chants
Qui disent mes tourmens ?
Ne vois-tu pas que mon âme et ma vie
Sont en toi ?
Et sans toi
Le jour n'est rien pour moi !
Tant que les flots heureux du Tage
Caresseront son doux rivage,
Partout je te suivrai
Et je dirai :
O maîtresse chérie,
A toi mes seuls amours,
A toi toujours
Le destin de ma vie !
Tra, la, la, la, la, la, la, la.

OTTAVIO, *à ses amis, à voix basse.*

Comme nous, près de l'inhumaine
Il naura pas perdu sa peine !

La fenêtre s'entr'ouvre...

(On voit s'ouvrir la persienne; mais Riccardo, qui est sous le balcon, ne voit pas et n'est pas vu. Zuniga s'élance du côté à droite; au bruit qu'il fait, la persienne se referme sur-le-champ.)

ZUNIGA.

Eh bien ! je connaîtrai
Quel est ce rival préféré !
Et des craintes que j'ai conçues
Je veux me délivrer !...
(Regardant Riccardo, qu'il a saisi par le bras, et qu'il amène sur le devant du théâtre.)
Grand Dieu !
C'est un guitarrero !... c'est un chanteur des rues !

RICCARDO, *timidement et baissant la tête.*

Oui, messeigneurs !

ZUNIGA.

Approche un peu !
Je le connais... et plus je le regarde...
Il habite une humble mansarde
Vis-à-vis mon hôtel !

Digitized by Google

RICCARDO, *de même.*

C'est vrai!

ZUNIGA, *s'adoucissant et avec bonté.*

Tiens, mon garçon!

(Lui donnant quelques pièces d'or.)

Sur ta guitare, achève ta chanson!

(Riccardo hésite un moment, puis, sur un geste impératif de Zuniga, il prend sa guitare et joue sans chanter le motif qu'on a déjà entendu.)

ENSEMBLE.

(Reprise du premier chœur.)

ZUNIGA, *à part.*

Ah! je ris de ma colère!
Quoi! de lui j'étais jaloux!
(Écoutant Riccardo.)
A sa main vive et légère
J'applaudis, ainsi que vous.

LES SEIGNEURS, *riant.*

Voilà donc le téméraire
Dont son cœur était jaloux!
(Montrant Zuniga, qui écoute et applaudit.)
Il abjure sa colère,
Il écoute, ainsi que nous.

(Le morceau finit par une ritournelle brillante, exécutée par Riccardo.)

ZUNIGA *et* SES AMIS, *applaudissant.*

Mais c'est un vrai talent, qu'il faut encourager.

OTTAVIO.

Nous autres grands seigneurs, nous devons protéger
Les artistes!

FABIUS.

Demain, viens passer la soirée
A mon hôtel... l'hôtel de Médina-Cœli.

OTTAVIO.

Moi, pour après-demain je te retiens aussi!

FABIUS.

Moi pour l'autre semaine!... et, par nous célébrée,
Ta réputation va s'accroître!

Digitized by Google

ZUNIGA, *le regardant.*

Pour moi,
Je lui destine un autre emploi !
Par un air distingué sous ses haillons il brille !
Es-tu de Santarem ?

RICCARDO.

Non pas ; j'arrive, hélas !
Et n'y connais personne...

ZUNIGA, *vivement*

On ne t'y connait pas ?

RICCARDO.

Sans un ami...

ZUNIGA.

C'est bien !

RICCARDO.

Sans parens, sans famille...

ZUNIGA.

Encore mieux !...

FABIUS, *qui était entré un instant dans l'hôtellerie ; en sort en disant à haute voix.*

Le dîner nous attend!

TOUS.

C'est charmant...
Nouvelle agréable!
Les amours au diable !
Conspirons à table
Contre la beauté !
Que des vins d'Espagne
L'ivresse nous gagne !
Pour seule compagne
Prenons la gaieté !

(Pendant que les jeunes gens entrent dans l'hôtellerie.)

ZUNIGA, *s'approchant de Riccardo.*

Attends-moi dans une heure ici !
Ici... tu comprends ?

RICCARDO.

A merveille!

FABIUS, *et les jeunes seigneurs, revenant sur leurs pas.*

Eh bien ! que fais-tu donc ? ce mot à ton oreille,

Digitized by Google

Ce mot si doux n'a-t-il pas retenti :
Le repas est servi ?

TOUS.

Le repas est servi !

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Nouvelle agréable !
Les amours au diable !
Conspirons à table
Contre la beauté !
Que des vins d'Espagne
Livresse nous gagne !
Pour seule compagne
Prenons la gaieté !
Vive la gaieté !

RICCARDO.

Et moi, misérable,
Que le sort accable !
Sous un joug semblable
Courbons ma fierté !
La peine accompagne
Le pain que je gagne ;
Pour seule compagne
J'ai la pauvreté !

(Ils entrent tous dans l'hôtellerie ; Riccardo reste seul en scène.)

SCENE III.

RICCARDO, *seul et s'asseyant sur un banc où il rêve.*

L'attendre... je ne le crois pas... mais ils sont généreux... ils ont promis de me faire gagner de l'or... bien plus !... ils m'en ont donné ! (*Regardant la bourse que lui a jeté Zuniga.*) Oui, en voilà beaucoup... jamais, moi, pauvre diable, je n'en ai vu autant... Cela se rencontre mal, car aujourd'hui cela ne me servira plus à rien... et si avant de partir je pouvais faire un heureux, ce serait toujours ça de gagné, et le premier bonheur qui me serait arrivé en ma vie !

On entend dans l'hôtellerie et de loin le motif du dernier chœur.

SCENE IV.

RICCARDO; MARTIN, *enveloppé d'un manteau brun fort simple et d'un mauvais chapeau noir, s'avance au bord du théâtre en rêvant.*

RICCARDO, *écoutant les chants qui partent de l'hôtellerie, et qui continuent toujours en diminuant.*

Ah ! ce sont nos jeunes seigneurs ; ils rient, ils s'a-

Digitized by Google

musent... ce n'est pas à eux qu'il faut s'adresser. (*Se retournant et apercevant Martin.*) Voici peut-être ce que je cherche... oui, ce mauvais chapeau noir... ce manteau râpé... c'est Dieu qui me l'envoie... (*Se levant et allant à lui.*) Camarade... (*Il lui frappe sur l'épaule; Martin étonné se retourne. La musique cesse en ce moment de se faire entendre.*) avez-vous besoin d'argent?

MARTIN, *étonné.*

Cette demande?...

RICCARDO.

Vous en faut-il?... vous faut-il de l'or?

MARTIN, *vivement.*

Oui, certes... (*Lui prenant la main.*) et maintenant surtout.

RICCARDO.

Tenez, voici tout ce que je possède... prenez! vous serez mon héritier.

MARTIN.

Moi, jeune homme? et que vous donnerai-je pour cela?

RICCARDO.

Donnez-moi votre main, pour qu'avant de mourir j'aie serré la main d'un ami... et maintenant, adieu, camarade, adieu.

MARTIN, *le retenant avec force au moment où il veut s'enfuir.*

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est, jeune homme?... vous voulez vous tuer?...

RICCARDO.

Vous tenterez en vain de vous y opposer...

MARTIN.

Eh! qui vous dit qu'on veuille vous empêcher?... vous avez peut-être raison, et alors je serai le premier à vous dire : Partez, mon garçon, que rien ne vous arrête! permis à vous de vous tuer... c'est la seule li-

Digitized by Google

berté qu'on ait maintenant en Portugal, et il faut bien qu'on en profite... Mais peut-être avez-vous tort de commencer par ce parti-là... peut-être auparavant y en a-t-il encore quelques autres... On essaie... on demande conseil... j'en ai quelquefois donné de bons à mes amis... on vous de dira... Martin de Ximena.

RICCARDO.

Vous! ce riche négociant?

MARTIN.

Il n'y paraît pas, n'est-il pas vrai? ils me disent tous avare, et mon extérieur leur donne raison... mais j'ai quelques amis, voyez-vous... quelques amis qui souffrent, et j'économise pour eux jusqu'au dernier maravélis... ce qui n'empêche pas que ma bourse ne soit à votre service.

RICCARDO.

Monsieur...

MARTIN.

J'ai bien reçu la vôtre... vous ne serez pas plus fier que moi, je l'espère.

RICCARDO.

Je ne tiens pas à la fortune; je me trouve assez riche... et je n'ai rien.

MARTIN.

Diable! vous êtes plus philosophe que moi, qui croyais l'être... Pourquoi alors renoncer à la vie?... qui vous la rend intolérable? quelque passion déçue... l'ambition?

RICCARDO.

Non, monsieur.

MARTIN.

C'est juste! à votre âge, on n'a pas le temps... Il s'agit donc d'un désespoir amoureux?... (*Riccardo fait un mouvement, Martin lui saisit vivement la main.*) J'ai dit vrai!

Digitized by Google

RICCARDO.

Eh bien! oui, monsieur... j'aime sans espérance.

MARTIN.

Il y en a toujours!

RICCARDO.

Celle que j'aime est une grande dame... la première famille de ce pays.

MARTIN.

Ce n'est pas une raison pour se tuer... au contraire: avec de la patience on arrive aux richesses, avec du courage on arrive aux honneurs.

RICCARDO.

Mais je n'arriverai jamais à avoir deux ou trois cents ans de noblesse... il faut cela pour lui plaire, pour aspirer à sa main, et je ne suis rien qu'un chanteur des rues, un joueur de guitare, le fils d'un soldat!

MARTIN.

Et tu n'as pas suivi l'état de ton père?

RICCARDO.

Il ne l'a pas voulu... il m'a défendu de servir l'Espagnol, et m'a dit en mourant! Tiens, mon enfant, garde mon épée, non pour nos oppresseurs, mais contre eux!

MARTIN, *poussant un cri.*

Ah!

RICCARDO, *vivement.*

Qu'est-ce donc?

MARTIN, *froidement.*

Rien! il faut toujours obéir à son père... mon garçon, et faire exactement ce qu'il t'a dit.

RICCARDO.

Aussi ai-je suivi ses ordres; et puisqu'il fallait vivre, je pris sous mon bras, non une épée, mais une guitare... j'allais chantant nos vieux airs portugais... la romance du roi Sébastien; et quand je disais son cri de guerre: « Enfans de la Lusitanie, aux armes! » les Espagnols

Digitized by Google

me menaçaient et me faisaient taire... mais tous les habitans des campagnes vidaient leur escarcelle dans la mienne... et j'arrivai ainsi à Lisbonne, riche et content... La fortune peut-être m'y attendait... Mais voilà qu'un jour, à la porte de la cathédrale, s'arrête une riche voiture... j'en vis descendre une jeune dame, qui ne fit pas seulement attention à moi, pauvre misérable perdu dans la foule... Mais moi... je ne la quittai pas des yeux... je la suivis dans l'église, ce jour-là, et le lendemain, et tous les jours... Que vous dirai-je? Je m'enivrais du plaisir de la voir... en secret et me cachant d'elle, car il me semblait que si un de ses regards tombait sur moi, ce ne pouvait être qu'un regard de mépris... et je l'aimais déjà trop pour en être méprisé... La nuit seulement, ne craignant plus d'être vu, j'allais sous ses fenêtres... j'osais, comme un noble cavalier, lui chanter des romances d'amour, les plus belles que j'avais apprises, ou que parfois même je composais... une surtout qui semblait lui plaire... dans le pavillon où elle s'arrêtait, sur la terrasse où elle prenait l'air... dans la barque qui l'emportait sur le Tage... Partout ce chant arrivait jusqu'à elle, et j'étais le plus heureux des hommes... Je ne demandais pas d'autre bonheur... hélas! il ne devait pas durer!

MARTIN.

Pauvre garçon!

RICCARDO.

Un matin, ses fenêtres étaient fermées, et impossible de savoir ce qu'elle était devenue!... J'allais dans tous les lieux de réunion... dans les églises, dans les promenades... je ne la voyais plus, elle avait quitté Lisbonne... Un soir, enfin, il y a trois jours, j'entendis prononcer son nom... vous jugez si j'écoutais!... « Oui, disait-on, don Juan de Guimarens doit l'épouser; c'est un mariage arrangé par la vice-reine... Débarqué aujourd'hui à Lisbonne, don Juan doit dans trois ou

Digitized by Google

quatre jours la rejoindre à Santarem... » Un quart d'heure après, j'étais en marche... faible, souffrant, tombant de fatigue et de besoin... et pour vivre, pour achever ma route, obligé de chanter... chanter, la mort dans le cœur... enfin je suis arrivé... je me suis traîné jusqu'ici...

MARTIN.

Et quel était ton espoir?

RICCARDO.

De la revoir encore une fois avant qu'elle n'appartînt à un autre... et ce matin... de loin, derrière sa jalousie... je l'ai aperçue!... Protégé par son balcon, qui me défendait contre ses regards, je lui ai fait mes adieux... mes derniers adieux... et j'allais... j'allais ne plus souffrir, quand vous m'avez arrêté.

MARTIN, *lui frappant sur l'épaule.*

Je comprends!... (*Lentement.*) Je ne te traiterai pas d'insensé... je te plaindrai, car, pour la permière fois, j'ai rencontré un amour vrai et désintéressé!

RICCARDO.

Vous voyez donc bien qu'il faut que je meure, car jamais il n'y a eu au monde de malheur pareil au mien...

MARTIN, *froidement et secouant la tête.*

Peut-être!

RICCARDO.

En connaissez-vous?

MARTIN, *de même.*

Oui... mais tu ne les comprendrais pas... Aussi, à Dieu ne plaise que je m'oppose à ton dessein... Je te demande seulement un service...

RICCARDO.

Ah! je suis à vous, sur l'honneur!...

MARTIN.

Et par ton vieux père le soldat!

Digitized by Google

RICCARDO.

Je le jure, pourvu que vous ne me forciez pas de vivre!

MARTIN.

Sois tranquille... je te prie seulement de m'attendre huit jours!

RICCARDO, *étonné.*

Que voulez-vous dire!

MARTIN, *froidement.*

Si d'ici là ton sort n'a point changé, si la Providence que tu accuses, n'est pas venue à ton secours, si enfin tu veux toujours partir... eh bien! mon garçon, viens me trouver, et il est possible que nous partions ensemble.

RICCARDO.

Vous, grand Dieu!

MARTIN.

Pourquoi pas? me refuses-tu pour compagnon de voyage?

RICCARDO.

Non, sans doute.

MARTIN.

Et tu as raison... Même en renonçant à la vie, il y a encore manière de l'employer, et puisque tu n'en veux plus, puisque tu n'en fais rien, je la prends, et j'en ferai bon usage.

RICCARDO.

Comment cela?

MARTIN.

Ne t'en inquiète pas! j'arrangerai cela comme pour moi... D'ici là cependant, et comme devant faire route ensemble, compte sur mon aide, sur mon secours... Dès que tu auras besoin de moi, je serai là.

RICCARDO.

Ah! monsieur!

MARTIN, *lui serrant la main.*

Adieu donc! et à bientôt!

Digitized by Google

SCÈNE V.

RICCARDO, *seul, puis* ZUNIGA.

RICCARDO, *le regardant s'éloigner.*

Je ne sais... mais depuis que j'ai un protecteur, un ami pareil, je reprends courage et confiance; il me semble que tout n'est pas encore désespéré. Attendons, je le lui ai juré!

SCENE VI.

RICCARDO, ZUNIGA.

ZUNIGA, *sortant de l'hôtellerie à droite.*

Ah! te voilà exact au rendez-vous!

RICCARDO.

C'est vrai... mais j'y ai peu de mérite, je l'avais oublié.

ZUNIGA.

Tu avais tort, car je viens ici pour t'enrichir.

RICCARDO.

Moi, monseigneur?

ZUNIGA.

Toi-même!

RICCARDO, *à part.*

Ah! Martin de Ximena avait raison... c'est quand on s'en va que la fortune arrive, et j'avais tort de partir si vite... (*Haut, et souriant.*) Par malheur, monseigneur, ma fortune à moi n'est pas facile; il y a trop à faire.

ZUNIGA, *à demi-voix.*

Il n'y a rien d'impossible, rien où tu ne puisses aspirer.

RICCARDO.

Que dites-vous?

ZUNIGA, *de même.*

Quels que soient tes désirs ou tes vœux, je peux encore aller plus loin. Tu ne sais donc pas que tu m'as

Digitized by Google

rendu un immense service dont il me tarde de m'acquitter?

RICCARDO.

Comment cela?

ZUNIGA, *après un instant d'hésitation.*

Où étais-tu hier au soir?

RICCARDO.

J'errais... dans les rues... assez tard... jusqu'à minuit.

ZUNIGA, *avec embarras.*

Je le sais bien... Mais à onze heures... onze heures et demie... peut-être plus tard... où passais-tu?

RICCARDO.

Derrière le couvent de l'Assomption, et seul, assis sur une pierre, je jouais de ma guitare.

ZUNIGA.

C'est bien cela. As-tu entendu des pas et un cliquetis d'épée dans une des rues voisines?

RICCARDO.

Tout était désert et tranquille.

ZUNIGA.

Le bruit de ta guitare t'empêchait d'entendre... mais moi, que ces trois spadassins avaient attaqué avec une rage mystérieuse et silencieuse, j'allais succomber sous leurs coups, lorqu'aux premiers sons de ta guitare ils se sont enfuis d'un côté, moi de l'autre, cherchant pour l'honneur de ma belle à disparaître au plus vive, et sans oser même, ce que je me reprochais, courir te remercier.

RICCARDO, *étonné.*

Il serait possible!... Et tout-à-l'heure, avec vos amis, quand vous m'avez reconnu, pourquoi ne pas m'avoir parlé de cette aventure?

ZUNIGA, *avec embarras.*

Ah! pourquoi? j'avais mes raisons.

RICCARDO.

Et lesquelles?

Digitized by Google

ZUNIGA.

Silence!... (*A demi-voix.*) La belle dame de chez qui je sortais est une parente, une sœur de l'un d'entre eux, et tu comprends que, pour tout le monde, c'est un grand mystère... mais la reconaissance est là...

Montrant son cœur.

DUO.

ZUNIGA.

Entre nous, fidèle alliance,
Et qu'ici tout soit de moitié!
Reçois de ma reconnaissance
Mes trésors et mon amitié!

RICCARDO.

A le croire encor je balance!
Du sort je m'étais défié :
Et le sort m'offre la puissance,
Et la fortune et l'amitié!

ZUNIGA.

Tu n'habiteras plus une obscure mansarde :
Dans mon riche palais, près de moi, je te garde.

RICCARDO.

Ah! monseigneur!... c'est trop, vraiment!

ZUNIGA.

Habillé comme un gentilhomme,
Te voilà mon ami, mon frère, mon parent!

RICCARDO.

Ah! monseigneur!...

ZUNIGA.

Te voilà de mon sang,
Et pour noble l'on te renomme!
Aux plus riches partir tu pourras t'allier!

RICCARDO.

Jamais!...

ZUNIGA.

Et pourquoi donc?... Je veux te marier!

RICCARDO.

Et moi, je ne veux pas!

ZUNIGA, *avec effroi, et à part.*

O ciel!

RICCARDO.

Le mariage
A pour moi peu d'appas :
Son esclavage
Ne me séduirait pas!

Digitized by Google

Beauté trop fière.
Craindrait ma pauvreté,
Et je préfère
Misère et liberté !

ZUNIGA.

Le mariage
A pour lui peu d'appas :
Son esclavage
Ne le séduirit pas ! etc., etc.
C'est fâcheux ! je t'aurais donné des équipages,
Des somptueux habits, des valets et des pages?
De l'or, des titres même... et mieux que tout cela,
J'avais jeté les yeux sur la belle Zarah !

RICCARDO, *poussant un cri d'étonnement.*

Que dites-vous ?...

ZUNIGA.

Je le voulais !
Mais... mais...
Le mariage
A pour toi peu d'appas:
Son esclavage
Ne te séduirait pas ;
Beauté sévère
Révolte ta fierté;
Ton cœur préfère, etc.

RICCARDO, *hors de lui.*

Ah ! taisez-vous... car je tremble et je n'ose...
Non, non... c'est se jouer de moi... de ma raison !

ZUNIGA.

Je n'ai qu'un seul moyen d'éloigner ce soupçon :
Je réponds de l'hymen qu'ici je te propose :
Acceptes-tu ?...

RICCARDO, *se soutenant à peine.*

Qui ?... moi !... grands dieux !

ZUNIGA.

Le veux-tu?

RICCARDO.

Si je le veux !...

RICCARDO.

O bonheur ! ô délire !

ZUNIGA, *à part.*

Oui, j'ai su le séduire...

Digitized by Google

A peine je respire...
Quel espoir vient luire
A mon cœur, à mes yeux ?

Je jure obéissance !
Et surtout du silence !

A vous mon existence
Pour un seul jour heureux !

Oui, je vois son délire !
Et l'espoir vient sourire
A mon cœur furieux !
(A Riccardo.)
Du sang-froid, du silence !
Surtout de la prudence !
(A part.)
Grâce à lui, la vengeance
Brille enfin à mes yeux !

RICCARDO.

Mais comment réussir en de pareils projets?

ZUNIGA.

Tu le sauras... espoir et confiance !
Réponds-moi seulement de ton obéissance,
Mon amitié te répond du succès!

ENSEMBLE.

RICCARDO.

O bonheur ! ô délire !
A peine je respire,
Quel espoir vient sourire
A mon cœur, à mes yeux ?
Je jure obéissance !
Et surtout du silence !

A vous mon existence
Pour un seul jour heureux !

ZUNIGA.

Oui, j'ai su le séduire,
Oui, je vois son délire !
Et l'espoir vient sourire
A mon cœur furieux.
Du sang-froid, du silence !
Surtout de la prudence !
(A part.)
Grâce à lui, la vengeance
Enfin brille à mes yeux !

(Il l'entraîne et sort avec lui. Ils s'éloignent par le fond, en entendant dona Manuela et Lorenzo qui sortent de l'hôtel de Villaréal, à gauche.)

SCENE VII.

DONA MANUELA, FRA LORENZO DE VASCONCELLOS.

FRA LORENZO, *tenant un bouquet de roses à la main.*

Non, dona Manuela, je ne souffrirai pas que vous preniez la peine de me reconduire.

Digitized by Google

MANUELA.

Je sortais, monseigneur, avec Zarah ma nièce, qui va me rejoindre; nous allons promener ce soir sur la terrasse du château royal.

FRA LORENZO.

C'est là que se réunit tout le beau monde, le monde élégant, et sans les dépêches que je reçois de Lisbonne, je vous aurais offert mon bras.

MANUELA.

Ah! c'est trop d'honneur!... votre excellence daigner nous servir de cavalier!

FRA LORENZO.

Et pourquoi pas?... Lorsque mon oncle Vasconcellos, secrétaire d'état, pour ne pas dire premier ministre à Lisbonne, m'envoya ici à Santarem, comme intendant de la province, vous avez été tous effrayés, n'est-il pas vrai?... vous avez dit: Un inquisiteur qui arrive... l'inquisiteur de Coïmbre!... il vous semblait voir d'avance des chaînes, des tortures, des cachots... pas du tout; au lieu d'un juge terrible et sévère... un homme aimable, un homme du monde.

MANUELA.

La galanterie même... un inquisiteur charmant!

FRA LORENZO.

C'est ce que disent les dames, et c'est le but où j'aspire... Je voudrais faire aimer par moi-même la domination espagnole... Mon oncle Vasconcellos n'y entend rien; il est fastidieux avec ses rigueurs... et mieux que ça, il est presque ridicule... A quoi bon se fâcher?... Moi, je commande tout avec grâce, avec bon ton, avec douceur... même la torture... si j'y étais obligé... ce serait avec les égards et la politesse que l'on se doit... entre gens comme il faut... Mais rassurez-vous, ce n'est pas mon système.

MANUELA.

En vérité!

Digitized by Google

FRA LORENZO.

J'en ai un autre beaucoup plus simple, et dont l'emploi est extrêmement facile quand on connaît le cœur humain... aussi c'est le seul mode de gouvernement que j'emploie.

MANUELA.

Et quel est-il?

FRA LORENZO.

Le voici : je dis *combien?*... Tout est dans ce mot !... S'il s'agit de quelques mécontens attachés à l'ancien ordre de choses, et que rien ne pourra gagner ou convertir... je leur demande *combien?* Comprenez-vous?

MANUELA.

Oui, monseigneur!

FRA LORENZO.

A-t-on à craindre quelque brouillon, quelque écrivain, dont on vante le patriotisme et l'indépendance?... Je dis tout uniment : *Combien?*... Le lendemain, c'est un homme à nous qui crie : Vive l'absolutisme!... pour nos doublons, ou plutôt pour ceux des Portugais... qui paient toujours, de sorte qu'on achète leurs consciences avec leur argent... ça ne sort pas du pays.

MANUELA.

C'est admirable!... Et vous espérez par ce moyen maintenir la tranquillité?

FRA LORENZO.

Oui, sénora, je réponds de tout.

MANUELA.

Dieu soit loué! car, quoique Portugaise, ce que je déteste le plus, ce sont les révoltes et les séditions, cela dérange toutes mes habitudes, toutes mes heures... celles de la messe, de la sieste et de la promenade... Aussi je dis sans cesse à mes compatriotes : Vous avez, comme autrefois, des bals, des fêtes, une cour à Lisbonne, une vice-reine qui vient de me nommer cameriera-mayor, qui me laisse mes titres, mes

Digitized by Google

dignités et ma fortune... Qu'est-ce qu'il vous manque?... il vous faut absolument des maîtres... eh bien! vous avez un gouvernement espagnol, des ministres espagnols, une garnison espagnole... tenez-vous donc tranquilles... Eh bien! non... ils ne sont pas contens!

FRA LORENZO.

Ils ne sont pas raisonnables.

MANUELA.

A commencer par ma nièce Zarah!

FRA LORENZO.

Qui a parfois des idées assez exaltées... Mais dans la conférence qu'avec votre permission nous venons d'avoir ensemble, j'en ai été assez content... je lui ai dit les intentions de la vice-reine; je lui ai fait comprendre que Zarah de Villaréal était, par son immense fortune, un parti trop considérable pour qu'on lui laissât épouser un Portugais... que l'intention de la vice-reine et du ministre Vasconcellos mon oncle, était qu'elle fit un choix parmi nos jeunes seigneurs espagnols, et que, sans lui désigner positivement don Juan de Guimarens... on lui verrait avec plaisir donner la préférence à un personnage aussi distingué... Tout cela présenté avec douceur et adresse.

MANUELA.

Eh! qu'a-t-elle répondu?

FRA LORENZO.

Elle a répondu non.

MANUELA.

Ah! mon Dieu!

FRA LORENZO.

Les femmes répondent toujours non, vous le savez; mais elle y viendra.

MANUELA.

Vous ne connaissez pas ma nièce.

FRA LORENZO.

Je connais le cœur humain, et dès qu'elle aura vu

Digitized by Google

don Juan, elle sera de mon avis... d'abord on dit que c'est un charmant cavalier, qui, déjà riche, revient du Mexique avec une immense fortune... Parlez-en à Martin de Ximena, votre banquier et l'ami de votre famille, qui le connaît parfaitement, et dès demain...

MANUELA.

C'est donc demain qu'il arrive?

FRA LORENZO.

On le prétend, et parmi les lettres que je reçois de Lisbonne, en voici une de don Juan de Guimarens... lui-même, pour un seigneur de cette ville... Alvar de Zuniga, son ami, à qui il annonce, sans doute, le jour de son arrivée. Je vais faire remettre ce message à l'hôtel de Zuniga... (*Apercevant Zarah.*) et présenter mes hommages à la senora, ainsi qu'à sa fière et superbe nièce, qui bientôt, je l'espère, fera alliance avec l'Espagne.

SCÈNE VIII.

ZARAH, MANUELA.

MANUELA.

Serait-il vrai, Zarah?... et cette aversion que tu as montrée jusqu'ici contre le mariage?...

ZARAH, *souriant.*

Je n'en ai aucune... j'en ai seulement contre les maris que vous m'avez présentés, le comte de Médina et ses amis, qui m'acceptaient pour payer leurs dettes... le marquis Alvar de Zuniga, surtout... ce seigneur insolent qui me regardait comme un tribut appartenant au vainqueur.

MANUELA.

N'en dis pas de mal, il a oublié ton insulte.

ZARAH.

Je n'ai pas oublié la sienne... et si, au lieu d'un éventail, ma main eût porté une épée... Mais nous ne

Digitized by Google

sommes que des femmes, on peut nous offenser sans courage et sans crainte.

MANUELA.

Raison de plus pour choisir un défenseur.

ZARAH.

Je ne dis pas non.

MANUELA.

Don Juan de Guimarens, dont on fait tant d'éloges?

ZARAH.

Permis à lui de se présenter.

MANUELA.

Et tu accueilleras ses hommages?

ZARAH.

A une condition... c'est qu'il me plaira... je ne l'en empêche pas.

MANUELA.

Et déjà tu es prévenue contre lui.

ZARAH, *secouant la tête.*

Ah! si ce n'était que cela!

MANUELA.

O ciel! tu es prévenue pour un autre?

ZARAH, *souriant.*

C'est possible.

MANUELA.

Et quel est-il?

ZARAH.

Cela va vous étonner... je n'en sais rien, je ne le connais pas.

MANUELA.

Eh! par Notre-Dame del Pilar, où l'as-tu vu?

ZARAH.

Je ne l'ai j'amais vu... et cela n'empêche pas.

MANUELA.

Miséricorde!... dona Zarah, ma nièce, a perdu la raison.

Digitized by Google

ZARAH, *souriant.*

Je n'en voudrais pas répondre.

AIR.

Il existe un être terrible,
Protecteur magique et puissant;
A mes yeux toujours invisible,
Et près de moi toujours présent!
Tremblez!... peut-être il nous entend!
Quand frémit le feuillage,
C'est lui!
Lorsque gronde l'orage,
C'est lui!
Dans cette fleur que j'aime,
C'est lui!
Et jusqu'en mon cœur même...
C'est lui!
Toujours lui!
Oui.
Il existe un être terrible,
Protecteur magique et puissant, etc.
Oui, je le crains, et pourtant je l'attends!
Et lorsque loin de lui, je compte les instans...
Soudain...

(L'orchestre fait entendre le motif du premier air de Riccardo.)

CAVATINE.

Je crois entendre
Sa voix si tendre
Qui vient me rendre
Le trouble au cœur!
Et ce doux rêve
Qu'amour achève,
Soudain fait trève
A ma douleur!
A mes regards sans jamais apparaître,
Il me suit... il m'appelle... et s'envole soudain!
Sous mon balcon, sous ma fenêtre,
Ce matin encor!... ce matin!...
Je crus entendre
Sa voix si tendre, etc.

Digitized by Google

Oui ! oui, voilà le secret de mon cœur !
Voilà d'où vient mon trouble et mon bonheur !

DONA MANUELA.

Taisez-vous ! taisez-vons, ma nièce... Si l'on pouvait soupçonner une pareille extravagance, que diraient les nobles seigneurs que voici et que vous avez tous dédaignés ?

SCENE IX.

MANUELA, ZARAH, *sur le devant du théâtre;* FRA LORENZO, ZUNIGA, *entrant par le fond;* OTTAVIO *et* FABIUS, *sortant de l'hôtellerie et prenant le café sous la tente de l'hôtellerie.*

ZUNIGA, *entrant en causant avec Lorenzo.*

Je vous remercie, monseigneur, de la lettre que vous venez d'envoyer à mon hôtel.

FRA LORENZO.

Elle était de don Juan de Guimarens?

ZUNIGA.

De lui-même.

FRA LORENZO.

Je m'en doutais...

ZUNIGA.

Mais, dans son impatience, il l'avait précédée...

FRA LORENZO.

Le jeune don Juan est ici?

ZUNINA.

Descendu à mon hôtel, où je viens de l'embrasser et de lui offrir l'hospitalité. C'est chez moi qu'il logera. Il s'habille pour se rendre à la promenade du château, où il espère rencontrer ces dames.

FRA LORENZO, *aux deux dames à gauche.*

Que vous disais-je?... Je ne vous quitte pas, car je veux être témoin de l'entrevue !

Il continue à parler bas avec les deux dames, et remonte avec elles le théâtre en se promenant.

Digitized by Google

OTTAVIO, *à droite du théâtre.*

Ah! Guimarens est ici!

ZUNIGA, *s'aprochant et à demi-voix.*

Au contraire... cette lettre m'apprend qu'en ce moment peut-être il n'exite plus!... Un duel politique que l'on tient secret et pour cause...

FABIUS.

Un duel!

ZUNIGA.

Avec un Portugais... le jeune duc de Bragance, qui lui a donné un coup d'épée et qui a disparu... on est à sa poursuite... et ce pauvre Guimarens...

FABIUS.

Ne viendra pas!

ZUNIGA.

Un autre prendra son nom et sa place, et si vous me secondez...

FABIUS.

Quel est ton dessein?

ZUNIGA.

D'aller dans ma vengeance aussi loin que possible!... N'importe à quel moment la ruse se découvre... il y aura dans cette aventure assez de scandale pour faire oublier la scène du soufflet... Silence! à vos rôles!

SCENE X.

A gauche du théâtre, MANUELA, ZARAH, LORENZO DE VASCONCELLOS, *causant ensemble. A droite*, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO *et* QUELQUES JEUNES SEIGNEURS, *occupés sous l'auvent de l'hôtellerie à prendre du café. Par le fond, précédé de* PAGES *et d'une escorte brillante, paraît* RICCARDO; DES DAMES *et* DES BOURGEOIS DE LA VILLE, *qui se rendaient à la promenade du château, s'arrêtent et regardent son arrivée.*

Digitized by Google

FINAL.

ZUNIGA, *à demi-voix aux dames.*

Voici ses valets et ses pages.

FABIUS *et* OTTAVIO, *apercevant Riccardo qui entre, vont au-devant de lui et lui tendent la main.*

C'est bien lui, je le reconnais !

ZUNIGA, *s'approchant de Fra Lorenzo et lui montrant Riccardo.*

Sa longue absence et les voyages
N'ont point du tout changé ses traits.
Ne trouvez-vous pas ?

FRA LORENZO, *naïvement.*

C'est possible !
Mais moi qui ne l'ai jamais vu...

ZUNIGA, *à Fra Lorenzo.*

C'est juste !

RICCARDO, *troublé et rendant les saluts à Ottavio et aux jeunes seigneurs.*

A votre accueil... messieurs... je suis sensible!...

ZUNIGA, *bas à Riccardo.*

Allons, du cœur !... te voilà trop ému !

RICCARDO, *à demi-voix et tremblant.*

C'est un mensonge !...

ZUNIGA, *de même.*

Eh ! non... une innocente ruse
Qu'on pardonne à l'amour, et que l'amour excuse !
Fais-toi d'abord aimer, je réponds du pardon !

RICCARDO, *de même.*

Ah! s'il était vrai !

ZUNIGA, *de même.*

Pourquoi non ?
(A haute voix.)
Je veux te présenter !

FRA LORENZO, *passant et le prenant par la main pour le conduire à Zarah.*

Honneur que je réclame!

ZUNIGA, *bas, en riant, à ses amis.*

C'est bien plus gai !...

Digitized by Google

FRA LORENZO, *présentant Riccardo à Zarah.*

Voici, madame,
Juan de Guymarens, issu du sang royal,
Beau cavalier !
(A demi-voix.)
Comment le trouvez-vous ?

ZARAH, *d'un air indifférent.*

Pas mal !
Comme les autres, du reste ;
(Le regardant plus attentivement.)
Non !... il est mieux cependant !

ZUNIGA, *s'avançant près d'elle, d'un air railleur.*

Et pourquoi ?

ZARAH, *le regardant avec dédain.*

Il a l'air plus modeste !

OTTAVIO, *bas à Zuniga.*

As-tu compris ?

ZUNIGA, *de même.*

Très-bien !... cela s'adresse à moi !

ZUNIGA, SES AMIS, *à mi-voix.* MANUELA *et* FRA LORENZO.

C'est lui que nous préfère
Cette beauté si fière ;
Tout va bien, tout va bien !
Quel bonheur est le mien !
Sa grâce et son maintien
Ne font soupçonner rien,
Tout va bien, tout va bien !

Cette beauté si fière
Est pour lui moins sévère ;
Tout va bien, tout va bien !
Quel bonheur est le mien !
Son air et son maintien,
Son aimable entretien,
Tout me paraît très-bien !

ZUNIGA, *à Riccardo, lui faisant signe d'avancer.*

Va donc !...

RICCARDO, *passant près de Zarah.*

(Motif de la romance du premier morceau.)
Où trouverai-je, ô belle et noble dame !
Des accens
Et des chants
Pour vous assez touchans ?

ZARAH, *à part, avec émotion, regardant Riccardo.*

Qu'entends-je !

RICCARDO, *continuant.*

Oui, désormais, et ma vie et mon âme

Digitized by Google

Sont à vous,
Et par vous
Feraient bien des jaloux!

ENSEMBLE.

ZARAH, *troublée et le regardant toujours.*
Oui, j'ai cru reconnaître
Cette voix... ces accens!...
Et soudain je sens naître
Le trouble en tous mes sens.

ZUNIGA *et* TOUS SES AMIS.
C'est lui que nous préfère
Cette beauté si fière, etc.

RICCARDO, *à part, examinant son émotion.*
Elle a cru reconnaître
Cette voix... ces accens!...
Et son trouble fait naître
Le trouble en tous mes sens.

FRA LORENZO *et* MANUELA.
Cette beauté si fière
Est déjà moins sévère, etc.

SCENE XI.

LES MÊMES, MARTIN DE XIMENA.

FRA LORENZO, *l'apercevant de loin, et allant au-devant de lui.*
Martin de Ximena!... venez, accourez donc!

MARTIN.
Et pourquoi, monseigneur?

FRA LORENZO.
Il nous vient du Mexique
Un seigneur dont vingt fois vous m'avez dit le nom.
Juan de Guimarens!

MARTIN, *se frottant les mains.*
Excellente pratique!
Qui me devait beaucoup!...

ZUNIGA *et* SES AMIS, *à demi-voix, pendant que Martin s'avance.*
Tout va mal, tout va mal!
O hasard infernal!
Mon complot conjugal
Va, par un sort fatal,
Mal.
Tout va mal... tout va mal!

MARTIN, *à Lorenzo, et cherchant des yeux.*
Où donc est-il? qu'enfin je le revoie?...

Digitized by Google

FRA LORENZO, *prenant par la main Riccardo, qui détourne la tête.*

Je vous le présente.

MARTIN, *le regardant, fait un geste de surprise.*

Ah !...

(Puis il s'incline avec respect, et dit froidement :)

Combien je suis content
D'offrir mon humble hommage et d'exprimer ma joie
Au noble Guimarens sur l'heureux changement...

RICCARDO, *d'un air suppliant.*

Monsieur...

MARTIN, *continuant avec le même sang-froid.*

De sa santé !

FRA LORENZO, *étonné.*

Comment !...

MARTIN, *regardant Riccardo en souriant.*

Il allait mal, et va bien maintenant !

ENSEMBLE.

ZUNIGA *et* SES AMIS.

O bonheur ! ô surprise nouvelle !
Le hasard a servi nos desseins.
O beauté dédaigneuse et rebelle,
Je tiens donc tes destins dans mes mains !
Je punis ta fierté qui m'offense,
Et gaîment te soumets à mes lois.
Et folie, et plaisir, et vengeance,
En un jour tous les biens à-la-fois !

RICCARDO.

O bonheur ! ô surprise nouvelle !
Il tenait mon destin en ses mains !
Et sa voix indulgente et fidèle
A servi, protégé mes desseins !
Mon bonheur a passé ma croyance !
La voilà ! je l'entends ! je la vois !
Les amours, les honneurs, l'opulence ;
En un jour tous les biens à-la-fois !

ZARAH.

C'est bien lui, c'est sa voix, oui, c'est elle,
Dont la nuit m'apportait les refrains !

Digitized by Google

D'un amant si discret, si fidèle,
Quels étaient les désirs, les desseins?
Même encor, redoutant ma présence,
Il hésite, il frémit, je le vois!
Son amour, son effroi, son silence,
Tout me charme et me trouble à-la-fois!

MARTIN.

Je conçois sa surprise nouvelle :
Je tenais dans mes mains ses destins;
Mais ma voix indulgente et fidèle
A servi, protégé mes desseins.
Il commence à chérir l'existence,
Et du ciel ne maudit plus les lois!
Les amours, les honneurs, l'opulence,
En un jour tous les biens à-la-fois!

MANUELA.

O bonheur! ô surprise nouvelle!
D'où vient donc ce caprice soudain?
Quoi! ce cœur à l'hymen si rebelle
Tout-à-coup a changé de dessein!
Oui, son rang, sa valeur, sa naissance,
Lui devaient mériter un tel choix!
Les amours, la beauté, l'opulence,
C'est avoir tous les biens à-la-fois!

FRA LORENZO.

Vous voyez que ce cœur si rebelle
Tout-à-coup a changé de dessein.
Je l'ai dit, à mes ordres fidèle,
Tout s'empresse et tout cède soudain!
Oui, son rang, sa valeur, sa naissance,
Lui devaient mériter un tel choix!
Ses amours, la beauté, l'opulence,
C'est avoir tous les biens à-la-fois!

ZUNIGA, *bas à Riccardo, lui montrant Martin.*

Tu le reconnaissais donc?

RICCARDO, *troublé.*

Oui, sans doute... un ami...
Qui me connaît à peine... et me protége aussi!

MARTIN, *bas à Riccardo.*

Je te l'avais promis!... tu vois que je commence!

Digitized by Google

ZUNIGA, *bas à Martin.*

Vous voilà du complot!

MARTIN, *naïvement.*

Tous ceux que l'on voudra!
Ça vous arrange!... moi de même... touchez là!

RICCARDO, *à voix basse, à Martin.*

Croyez, monsieur, qu'en ma reconnaissance
Tous mes jours sont à vous!

MARTIN, *de même.*

J'y compte bien, oui-dà!
Et les réclamerai quand le moment viendra!

(Reprise de l'ensemble.) — Zuniga et Martin font signe à Riccardo d'offrir sa main à Zarah : elle l'accepte. Manuela prend le bras de Lorenzo, et ils se dirigent vers la promenade, suivis de Zuniga et des jeunes seigneurs. — La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un riche salon de l'hôtel Villaréal, avec une galerie au fond.

SCENE Ire.

DONA MANUELA, FRA LORENZO.

Tous deux assis et prenant du chocolat.

FRA LORENZO.

Eh bien! senora, que vous avais-je annoncé?

MANUELA.

Je n'en puis revenir encore, et votre excellence est un grand politique.

FRA LORENZO.

L'usage des affaires, l'habitude du cœur humain, voilà tout. Don Juan de Guimarens est à peine ici depuis huit jours! et déjà... (*Avançant sa tasse.*) Je vous demanderai une seconde tasse. Croyez donc après cela aux protestations des jeunes filles : *Je n'en veux pas... je ne voudrai jamais.*

Digitized by Google

MANUELA.

Ce n'était pas ainsi de mon temps... quand on disait non, c'était non!

FRA LORENZO, *souriant avec malice.*

Mais on ne le disait pas.

MANUELA.

Monseigneur...

FRA LORENZO.

Vous avez là du chocolat admirable!

MANUELA.

Trop heureuse que votre excellence ait bien voulu l'accepter.

FRA LORENZO.

Vous disiez donc que la belle Zarah ne s'oppose plus à ce mariage?

MANUELA.

Mieux que cela! elle a pour son fiancé une préférence qu'elle ne cherche plus à cacher... surtout depuis l'événement d'hier...

FRA LORENZO, *se levant.*

Qui m'a fait un mal affreux!... Quand on est venu me dire : Le feu... le feu est à l'hôtel Villaréal, j'allais me mettre à table... j'ai dit : Que l'on sonne les cloches, qu'on récite des neuvaines, et j'ai prié moi-même... en dînant!

MANUELA.

Que de bontés?

FRA LORENZO.

Aussi vous voyez, cela n'a pas eu de suites.

MANUELA.

Pas d'autres que l'incendie du pavillon où était ma nièce... les flammes avaient déjà tellement gagné, qu'aucun de vos soldats n'osait se hasarder... lorsque don Juan...

FRA LORENZO, *buvant son chocolat.*

C'est superbe, c'est espagnol; enlever sa maîtresse

Digitized by Google

au milieu des flammes... il y a de quoi se faire adorer.

Tous deux se lèvent ; Manuela sonne, et un valet emporte la table sur laquelle ils déjeunaient.

MANUELA.

Aussi je crois que cela commence... Et lorsque Alvar de Zuniga et ses amis, qui étaient accourus au bruit, se sont écriés : Pourquoi différer encore? demain le mariage, demain la noce... Zarah n'a rien répondu.

FRA LORENZO, *souriant.*

Qui ne dit mot...

MANUELA.

Et c'est aujourd'hui, dans la cathédrale de Santarem... Alvar est le témoin de son ami... il y a mis un dévouement, une activité... c'est lui qui s'est chargé de tous les détails ; l'acte de mariage a été dressé par ses soins... et la bénédiction nuptiale sera donnée par Francesco d'Iriarte, son chapelain.

FRA LORENZO.

A quelle heure?

MANUELA.

A deux heures.

FRA LORENZO.

Je ferai mon possible pour y assister.

MANUELA.

Quel honneur pour nous !

FRA LORENZO.

Cela dépend du courier que j'attends de Lisbonne... Voilà huit jours que je n'en ai reçu.

MANUELA.

Serait-ce inquiétant?

FRA LORENZO.

Au contraire ! pas de nouvelles ! bonnes nouvelles !... Il circulait, il y a huit jours, des bruits si absurdes... on parlait de menées et d'intrigues en faveur de la famille de Bragance... Les Bragance ! je vous demande qu'est-ce qui les connaît?... mon oncle Vasconcellos

Digitized by Google

mettait déjà sur pied ses affidés et ceux du saint office... et moi, je haussais les épaules. (*Riant.*) Les Portugais se révolter !... c'est impayable !... Je dis impayable, car ils n'ont pas d'argent... ils n'en ont pas... et nous en avons... alors mettez dans la balance, et voyez !

MANUELA.

C'est juste !

FRA LORENZO.

Pour soulever les gens il faut quelque chose, et ils n'ont rien. Ainsi rassurez-vous, belle senora, et que rien ne trouble les fêtes de ce jour.

MANUELA, *regardant du côté de l'appartement à droite.*

Voici le marié, tout entier à ses rêves de bonheur, et déjà prêt pour la cérémonie. Je cours à ma toilette.

FRA LORENZO.

Moi, je passe au palais, à l'intendance, et je reviens présenter à la belle mariée mes complimens et mes bouquets.

Dona Manuela fait une révérence à Fra Lorenzo, qui sort par le fond. Elle sort par la porte à gauche, au moment où Riccardo entre par la droite en rêvant.

SCENE II.

RICCARDO, *richement habillé, entre en riant sur la ritournelle de l'air suivant.*

CANTABILE.

D'un rêve heureux goûtant les charmes,
Longtemps je croyais sommeiller !
Longtemps en proie à mes alarmes,
Je redoutais de m'éveiller !
(Regardant autour de lui et touchant ses habits.)
Mais non, ce n'est point un rêve
Que la nuit avait formé !...
Voici le jour qui se lève !...
J'existe !... Je suis aimé !
Aimé d'elle !... aimé !

CAVATINE.

Amour, qui vois mon délire,

Digitized by Google

Amour, qui lis dans mon cœur,
Ne permets pas que j'expire
Et de joie et de bonheur!
Une heure!.. une heure encore!
Et celle que j'adore
Va recevoir ma foi!...
Une heure!... encore une heure!
Fais avant que je meure
Que Zarah soit à moi! (Reprise.)

SCENE III.

RICCARDO, MARTIN DE XIMENA.

MARTIN, *entrant lentement et lui frappant l'épaule.*

Il y a aujourd'hui huit jours!

RICCARDO.

O ciel déjà!

MARTIN.

Partons-nous?... je viens te chercher.

RICCARDO, *avec embarras et souriant.*

Mais... je ne sais comment vous dire...

MARTIN.

Que tu n'en as plus guère envie... je m'en doutais... et cependant, il y a huit jours... si je t'avais laissé faire... tu vois donc bien qu'il ne faut jamais se presser... et qu'il y a toujours de la ressource... Touche là et sois heureux!... je te rends ta parole... je partirai seul.

RICCARDO.

Ce n'est pas possible!... je ne le souffrirai pas.

MARTIN.

Et pourquoi donc?

RICCARDO.

Je vous dirai ce que vous disiez vous-même... il ne faut jamais se presser.

MARTIN.

Aussi... et à cause de ta noce, j'attendrai jusqu'à demain.

Digitized by Google

RICCARDO.

Vous voyez par moi-même qu'il peut toujours arriver quelques chances favorables... dans le commerce, surtout.

MARTIN.

C'est selon... Mes affaires à moi sont bien embrouillées... Demain, du reste, je saurai à qui m'en tenir... et si je joue ma vie... c'est que la partie en vaudra la peine... Mais quoi?... est-ce un jour de noces qu'il faut s'occuper de pareilles idées... Ne pensons qu'à toi et à ton bonheur... Depuis huit jours que je t'ai quitté... pour mon commerce... tu as fait bien du chemin.

RICCARDO.

C'est un bonheur auquel je ne peux croire... tout m'a réussi... tout m'a secondé... vous d'abord...

MARTIN.

Oui, je ne t'ai pas trahi... ça ne me regarde pas... j'ai assez de mes affaires, sans me mêler des leurs... et puis, tu aimais réellement... Et Zarah de Villaréal, toute grande dame qu'elle est, pouvait plus mal choisir. Si elle eût été ma fille, je te l'aurais donnée, parce qu'avant tout je veux qu'on ait de ça... Mais il ne s'agit pas de moi, je ne suis qu'un négociant... il s'agit de toi: tout ceci me paraît suspect, et je crains que quelque complot ne te menace.

RICCARDO.

Qui pourrait m'en vouloir? je n'ai pas d'ennemis.

MARTIN.

Non, mais tu as des amis, ce qui souvent revient au même.

RICCARDO.

Ils ont été au-devant de mes vœux, ils ont fait de moi un grand seigneur, et dans leur générosité... chevaux, valets, bijoux, riches habits... ils m'ont tout prodigué, tout prêté, jusqu'à de l'or.

Digitized by Google

MARTIN, *secouant la tête.*

Des espagnols... eux qui l'aiment tant!...

RICCARDO.

Ce n'est rien encore; vous ne savez pas tout ce qu'ils ont fait pour moi... Craignant qu'il n'arrivât de Lisbonne, au gouverneur de cette ville, à l'inquisiteur, des nouvelles du véritable Guimarens... ils ont arrêté le courrier.

MARTIN, *vivement.*

Le courrier du ministre?

RICCARDO.

Précisément, et bien leur en a pris; de sorte que depuis huit jours, le seigneur inquisiteur...

MARTIN, *de même.*

Ne sait pas ce qui se passe à Lisbonne...

RICCARDO.

Il ne s'en doute pas... Voilà ce qu'ils ont fait pour moi et pour faire réussir mon mariage... douterez-vous encore de leur amitié?

MARTIN.

Non, sans doute, et je désire me tromper... Bonne chance alors à don Juan du Guimarens.

RICCARDO.

Ah! ce mot seul détruit tout mon bonheur... car ce bonheur, je ne le dois qu'à un mensonge, et je veux tout avouer à Zarah!

MARTIN.

En vérité!

RICCARDO.

J'y suis décidée...

MARTIN.

C'est d'un brave jeune homme, c'est bien; c'est très-bien... Dieu sait ce qui en arrivera...

RICCARDO.

N'importe... dussé-je perdre son amour, je ne veux pas le devoir à une trahison.

Digitized by Google

MARTIN.

Justement la voici... je vous laisse... Allons, ne tremble pas ainsi.

RICCARDO.

Ah! c'est qu'elle est si belle!... N'importe; j'aurai le courage... j'aurai l'amour de tout lui dire.

Martin lui donne une poignée de main, et sort.

SCENE IV.

RICCARDO, ZARAH.

DUO.

RICCARDO, *à part, avec douleur, et regardant Zarah qui s'avance.*

Et d'un seul mot peut-être
La perdre sans retour!
D'un mot voir disparaître
Tous mes rêves d'amour!

ZARAH, *s'approchant de lui.*

O vous, qui semblez être
Si grave dans ce jour!
Quel orage fait naître
Ces noirs pensers d'amour?

ZARAH, lui tendant la main.

Ne pourrait-on connaître
Ces noirs pensers d'amour?

RICCARDO, *vivement, et la prenant dans les siennes.*

Ah! cette main, je ne veux qu'elle!
(Lui montrant les bijoux dont elle est parée.)
Et je la trouve bien plus belle,
Elle a plus de charme et de prix
Sans ces brillans, sans ces rubis.

ZARAH, *souriant.*

Je promets désormais, en épouse fidèle,
Don Juan, de ne porter que votre noble anneau!

RICCARDO.

Ah! qu'entre nous, du moins, Zarah, rien ne rappelle
Ce titre qui pour moi n'est qu'un brillant fardeau!

ZARAH.

Et pourquoi donc? Parlez...

RICCARDO, *hésitant.*

Pourquoi?...

ZARAH.

Vous tremblez devant moi, qui vous aime!...

Digitized by Google

RICCARDO, *à part, avec douleur.*

Et d'un seul mot peut-être, etc.

ZARAH, *souriant.*

Mon seigneur et mon maître,
Parlez ! et dans ce jour
Faites-nous mieux connaître
Tous vos pensers d'amour.

RICCARDO.

Pour vous, puissante et noble dame,
Le rang, le titre, les aïeux,
Sont les biens qui touchent votre âme ;
Le reste n'est rien à vos yeux !

ZARAH.

Oui, mon âme orgueilleuse et fière
De mes aïeux chérit l'honneur !
Mais à leurs titres je préfère
La noblesse qui vient du cœur !

ENSEMBLE.

RICCARDO.

De trouble et d'espérance
Mon cœur bat et s'élance !
Et pourtant je balance,
Et je me sens trembler !

Par une indigne ruse,
Trop longtemps, je l'abuse ;
Et l'honneur qui m'accuse
M'ordonne de parler !

ZARAH, *à part, le regardant.*

Il hésite, il balance ;
Mais, j'en ai l'espérance,
Bientôt sa confiance
Saura se dévoiler.
(A Riccardo.)
Non, plus de vaine excuse
Qui diffère et m'abuse !
L'amour qui vous accuse
Vous prescrit de parler !

ZARAH.

Quand le sort généreux voulut vous dispenser
Et la naissance et la fortune ensemble,
Il eut tort, il me semble ;
Car vous pouviez vous en passer !

RICCARDO.

Que dites-vous ?

ZARAH.

Que, quand on aime,
Par le rang ou l'état le cœur n'est plus séduit.
Et vous seriez errant, malheureux et proscrit...

Digitized by Google

RICCARDO, *vivement.*

Que votre amour serait le même ?

ZARAH.

Plus grand encor !...

RICCARDO.

Eh bien ! sachez donc !...

(Il va parler, et aperçoit les femmes de Zarah qui sortant de la porte à gauche avec la toilette de la mariée ; il s'arrête.

Ah ! grand Dieu !

ZARAH.

Plus tard... plus tard... Adieu !

ENSEMBLE.

RICCARDO.

De joie et d'espérance
Mon cœur bat et s'élance.
Injuste défiance,
Cessez de m'accabler !
Par une, etc.

ZARAH.

De joie et d'espérance
Son cœur bat et s'élance.
A moi sa confiance
Saura se révéler.
Oui, plus, etc.

(Zarah sort par la porte à gauche avec ses femmes.)

SCENE V.

RICCARDO, ZUNIA.

RICCARDO, *regardant sortir Zarah par la porte à gauche.*

Et j'hésiterais encore après un tel aveu !... non, non, elle saura tout ! et si je ne peux le lui dire, écrivons... (*Il se dirige vers la table à droite, et rencontre au milieu du théâtre Zuniga qui vient d'entrer par la porte du fond.*) Ah ! mon ami !... Ah ! si vous saviez... si vous connaissiez mon bonheur et tout ce que je vous dois... Elle m'aime !

ZUNIGA.

En vérité !... parbleu, j'en suis ravi ! et il me tarde de voir ce mariage achevé.

RICCARDO.

Et moi donc !

ZUNIGA.

Je viens vous parler à ce sujet... Comme votre té-

Digitized by Google

moin, j'ai tout disposé. Mon chapelain, qui vous marie, a reçu mes ordres; et quant à l'acte de célébration, je l'ai fait dresser moi-même.

RICCARDO.

Quoi! sous le nom de don Juan de Guimarens?

ZUNIGA.

Allons donc! le mariage serait nul; et vous et moi tenons à ce qu'il soit valable. J'ai mis votre véritable nom : José Riccardo! et vos titres : guitariste en plein vent.

RICCARDO.

Monsieur!...

ZUNIGA.

Je ne vous en connais pas d'autres! et il faut bien que les qualités soient connues après le mariage.

RICCARDO, *se mettant à la table et écrivant.*

Non pas après! mais avant!

ZUNIGA, *à part.*

C'est fait de nous!... Et comment le détourner de son dessein!... (*S'approchant de Riccardo, qui écrit à la table à gauche.*) Quoi! en conscience, tu voudrais...

RICCARDO.

Lui apprendre la vérité... tout lui dire... c'est ce que je viens de faire.

ZUNIGA, *avec effroi.*

O ciel!

RICCARDO, *écrivant et parlant très-haut.*

« Oui, madame.... si vous me repoussez, je subirai
« mon sort sans vous accuser et sans me plaindre...
« mais si, après avoir lu cette lettre, vous pardonnez
« à un coupable... si vous daignez lui tendre la main,
« je tâcherai de ne pas mourir de joie! »

ZUNIGA, *debout derrière son fauteuil.*

En effet! c'est plus noble, plus généreux! et je me charge de lui remettre ce billet.

RICCARDO, *voyant entrer Manuela et Lorenzo.*

Merci, monseigneur... Voici sa tante!

Digitized by Google

ZUNIGA, *à part.*

Tout est perdu!

SCENE VI.

LORENZO *et* MANUELA, *sortant de la porte à gauche;* RICCARDO, ZUNIGA.

MANUELA.

Allonc donc, mon cher neveu, n'avez-vous pas entendu? les grands parens viennent d'arriver! c'est à vous de les recevoir et de leur donner la main!

LORENZO.

C'est dans les convenances!

RICCARDO, *avec émotion.*

J'y vais, et je reviens... Mais voici un billet que je vous prie de remettre vous-même et à l'instant.

MANUELA, *prenant le billet.*

A qui?

RICCARDO.

A Zarah! à elle seule!...

Il sort vivement par la porte à droite.

SCENE VII.

ZUNIGA, MANUELA *et* LORENZO.

MANUELA, *étonnée et le regardant sortir.*

Qu'a-t-il donc?... et quel est ce papier?

ZUNIGA.

Un billet qu'il vient de tracer devant moi...(*Souriant.*) Vous vous doutez de ce qu'il contient, des phrases brûlantes, passionnées... J'avais beau lui dire, on n'écrit pas ainsi à une jeune personne... même à sa fiancée.

LORENZO, *gravement.*

Ce n'est pas dans les convenances!

ZUNIGA, *vivement.*

N'est-ce pas?

MANUELA.

Certainement! les convenances, la règle, l'étiquette!

Digitized by Google

LORENZO.

Quand ils seront mariés...

MANUELA.

Je ne dis pas.

ZUNIGA.

C'est juste, monseigneur! C'est juste, madame!... (*Serrant la main de Manuela, et lui prenant la lettre qu'elle tient.*) Pardon pour mon ami!... (*S'inclinant.*) je vous demande pardon pour lui.

LORENZO, *d'un air approbatif.*

C'est bien.

MANUELA.

Voici ma nièce!

SCENE VIII.

ZARAH, *entrant avec* MARTIN DE XIMENA, *qui lui donne la main;* FRA LORENZO, MANUELA, ZUNIGA.

QUINTETTE, qui finit en sextuor.

C'est l'instant du mariage.
Nous venons, / Vous venez, témoins heureux,
Au ciel offrir notre / votre hommage,
Aux époux offrir nos / vos vœux!

FRA LORENZO, *à dona Manuela.*

J'arrivais de l'intendance.

MANUELA.

Eh bien?...

FRA LORENZO.

Point de messager!
Dormons en pleine assurance:
Tout va bien, point de danger!

ENSEMBLE.

ZUNIGA, FRA LORENZO, ZARAH *et* MANUELA.

Nous venons, / Vous venez, témoins heureux, etc.

Digitized by Google

SCENE IX.

LES MÊMES, RICCARDO, *sortant de la porte à droite.*

FRA LORENZO.

Il ne nous manque rien !... que l'époux.

MANUELA, *l'apercevant*

Le voici !

RICCARDO, *se soutenant à peine, et s'appuyant sur un fauteuil à droite.*

Ah ! je me sens mourir !

(Il s'avance en tremblant et les yeux baissés, n'osant regarder Zarah ; enfin, il se hasarde à jeter les yeux sur elle. Zarah regarde son trouble avec un sourire aimable, et lui dit en lui tendant la main.)

ZARAH.

Venez donc, mon ami !

RICCARDO *pousse un cri, tressaille et tombe presque un genou en terre.*

O ciel !

ZUNIGA, *à demi-voix, et le relevant.*

Allons !... tâche de te remettre !

RICCARDO, *à demi-voix et avec joie.*

O bonheur !... elle a lu ma lettre ?...

ZUNIGA, *de même.*

A l'instant, devant nous !...

RICCARDO, *de même.*

Sans colère ?...

ZUNIGA, *de même.*

Ou du moins

Sans en montrer !... de crainte de la tante...

Qui regarde !... Silence ! attention constante !

(Montrant Manuela.)

Et jusqu'après l'hymen prodigue-lui tes soins.

ENSEMBLE.

RICCARDO, *regardant Zarah.*

Quoi ! sans colère
Son cœur apprend
Pareil mystère,

ZUNIGA.

Beauté si fière,
Orgueil si grand !
De ma colère

Digitized by Google

Forfait si grand !
Et son silence
Annonce donc
Et sa clémence
Et mon pardon !

MARTIN, *regardant Riccardo.*

Il faut lui faire
Son compliment !
Beauté si fière
L'aime vraiment !
Et son silence
Annonce donc
Pour son offense
Grâce et pardon !

Voici l'instant !
De son offense
J'aurai raison.
Dans ma vengeance
Point de pardon !

ZARAH, *à Manuela, montrant Riccardo en riant.*

Il veut nous taire,
Discret amant,
Quelque mystère
Tendre et galant !
Avec prudence,
Et pour raison,
Pour son silence
Grâce et pardon !

FRA LORENZO.

Partons !

ZARAH.

Un instant, je vous prie !

ZUNIGA *et* MARTIN, *à part.*

Quel est donc son dessein ?

RICCARDO, *à part.*

Ah ! je frémis, grand Dieu !

ZARAH.

Dans ce jour, d'où dépend le bonheur de ma vie,
De mes torts, avant tout je dois faire l'aveu !
(S'avançant vers Zuniga.)
Envers vous, don Alvar, mon offense fut grande,
Daignez me pardonner !

ZUNIGA, *troublé.*

Moi !

ZARAH *lui tend la main.*

Je vous le demende !
Et j'en veux une preuve...

ZUNIGA, *s'inclinant.*

Ah ! j'en suis trop flatté.

ZARAH.

Je veux par vous être à l'autel conduite !

Digitized by Google

ZUNIGA, *à part.*

Je ne sais quel remords et me trouble et m'agite...
Non... non... il est trop tard, le sort en est jeté...

(Il présente sa main à Zarah. Ils vont pour sortir; paraît un courrier qui s'adresse à Fra Lorenzo, et lui remet des dépêches.)

FRA LORENZO.

Ah!... ah!... de la cour de Lisbonne!...
Oui, c'est le courrier que j'attends...
(A Manuela et aux mariés.)
Partez sans moi, je le veux! je l'ordonne!
Je vous rejoins dans peu d'instans!

(Reprise de l'Ensemble. — Zuniga a offert sa main à Zarah, et Riccardo à Manuela. Ils sortent précipitamment. Pendant la fin de cet ensemble, Fra Lorenzo a décacheté ses dépêches; il a parcouru un des papiers, et au moment où, sur la ritournelle, Martin veut sortir et accompagne Riccardo, Fra Lorenzo le retient par la main.)

SCENE VIII.

FRA LORENZO, MARTIN DE XIMENA.

FRA LORENZO.

Un instant, seigneur de Ximena...

MARTIN.

Le mariage va se célébrer sans nous.

FRA LORENZO.

Il ne s'agit pas de mariage, mais de nouvelles que je recois de Lisbonne, et qui vous concernent.

MARTIN.

Moi!... Martin de Ximena, négociant?

FRA LORENZO.

Vous-même.

MARTIN, *froidement.*

Cela m'étonne... mais dès que vous me le dites...

FRA LORENZO.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que mon oncle Vasconcellos, qui est d'ordinaire si clair dans ses dépêches... me semble dans celle-ci d'une obscurité...

Digitized by Google

MARTIN.

Vous avez tant de lumière...

FRA LORENZO.

Enfin nous verrons bien, écoutez seulement... (*Lisant.*) « Depuis le dernier duel dont je vous ai parlé, « dequis l'affaire de Guimarens... » je n'en connais pas d'autres que celle de son mariage... « vous avez dû « exécuter les ordres en chiffres que je vous ai donnés... » Je ne sais pas où ils sont.

MARTIN, *à part.*

Dans le dernier courrier intercepté.

FRA LORENZO, *continuant.*

« J'en attends les résultats naturels... » d'autant plus naturels qu'ils viendront d'eux-mêmes... (*Continuant de lire.*) « C'est un nommé Pinto qui est l'âme du « complot, et celui qui s'est chargé de l'exécution est « le fils du duc, le jeune Emmanuel de Bragance, « caché depuis son duel à Santarem. » Je n'en ai pas la moindre idée.

MARTIN, *froidement.*

Ni moi non plus... et je ne vois pas en quoi tout cela me regarde.

FRA LORENZO.

Attendez donc... (*Continuant de lire.*) « Un négociant « de cette ville, qui est maintenant dans la vôtre, « Martin de Ximena est le banquier de la conspira- « tion... » Comprenez-vous?

MARTIN, *froidement.*

Pas plus que votre excellence.

FRA LORENZO.

C'est ce que nous allons voir... (*Continuant.*) Hum! hum!... « de la conspiration, qui n'est pas riche, et « qui a grand besoin d'argent... c'est chez lui, ou chez « quelqu'un des siens, que doit être caché le jeune « duc... Il faut donc à tout prix, par ruse, par adresse, « et, s'il y a lieu, par la torture, forcer Ximena à vous

Digitized by Google

« le livrer... Une heure après, vous aurez pour agréa-
« ble de lui faire trancher la tête, etc... » Des détails d'intérieur... « Quant à Ximena, sa grâce s'il parle... « sinon, etc. » Comprenez-vous, enfin?

MARTIN, *froidement.*

Cela devient plus clair!... Mais quand par événement, quand par hasard le ministre aurait dit vrai, je suis d'un naturel taciturne et ne parle jamais... Votre excellence peut compter là-dessus et agir en conséquence.

FRA LORENZO.

Et si je te fais trancher la tête, mon cher?

MARTIN, *avec sang-froid.*

C'est un moyen, mais un des moins heureux qui existent pour me faire parler.

FRA LORENZO.

C'est juste! nous aurions alors la torture, que l'on me propose, et qui a bien ses avantages... mais ça n'est pas dans mon caractère.

MARTIN.

Je m'en doute bien... un homme d'esprit tel que vous, a une autre manière d'interroger.

FRA LORENZO, *souriant.*

Je vois que nous pourrons nous entendre... Écoute; je n'ai pas de temps à perdre; le ministre compte sur moi, et à tout prix, comme il le dit, il faut réussir... Je connais le cœur humain, et j'ai un système jusqu'à présent infaillible... Voyons... *(Lentement et le regardant en face.)* combien?

MARTIN, *avec indignation.*

Me supposer de pareils sentimens... pour qui me prenez-vous?

FRA LORENZO.

Je te prends pour moi, à mes gages, à mon compte... toi et tes sentimens... combien?

Digitized by Google

MARTIN.

Je n'ai rien à vous répondre.

FRA LORENZO.

Tu ne veux pas y mettre le prix?... je le fixerai... soixante mille piastres.

MARTIN.

Pour livrer le duc de Bragance!... moi! Portugais!

FRA LORENZO.

Cent mille.

MARTIN.

Moi, homme d'honneur!...

FRA LORENZO.

Deux cents.

MARTIN.

Deux cents!... Vous pourriez supposer...

FRA LORENZO.

Que tu es plus cher que les autres; voilà tout ce que cela me prouve. Il paraît, seigneur de Ximena, que votre vertu est d'un prix élevé... eh bien! il faut en finir... d'ailleurs, ce sont vos Portugais qui paieront. Écoute-moi bien, et décide-toi, car c'est mon dernier mot... (*Le regardant en face et lentement.*) Trois cent mille piastres!

MARTIN, *fait à part un geste de joie, puis se retournant vers Lorenzo, lui dit vivement.*

Je demande si votre excellence les donne sur-le-champ.

FRA LORENZO, *riant.*

Allons donc!... nous voilà enfin!... Quand je te disais que je connaissais le cœur humain...

MARTIN, *appuyant toujours.*

Comptant!

FRA LORENZO.

Pourquoi cela?

Digitized by Google

MARTIN.

C'est qu'aujourd'hui il faut que j'aie cette somme, ou que je me brûle la cervelle.

FRA LORENZO.

Garde-t'en bien !

MARTIN.

Je conçois que cela romprait nos relations ; mais je vous le dis à vous en confidence, j'étais obligé de suspendre mes paiemens. Ainsi, voyez si vous voulez me sauver la vie.

FRA LORENZO, *réfléchissant.*

Soit... Aujourd'hui les trois cent mille piastres... mais ce soir tu me livres le jeune duc!

MARTIN, *réfléchissant aussi.*

Ce soir... non pas... mais demain!

FRA LORENZO.

Et pourquoi?

MARTIN.

Le temps de le dépister, de m'en emparer, et de vous le faire saisir sans danger... au milieu de ses nombreux amis.

FRA LORENZO.

Ils sont donc beaucoup?

MARTIN.

Cinq ou six cents... qui depuis huit jours se rassemblent et se cachent dans ces murs, prêts à marcher sur Lisbonne pour y soulever le peuple.

FRA LORENZO, *naïvement.*

Et je ne m'en doutais pas!

MARTIN, *froidement.*

Bah !... ce n'est rien.

FRA LORENZO.

Comment, ce n'est rien?

MARTIN, *de même.*

Bien d'autres choses encore que je vous apprendrais... Mais tenez-vous coi... ne bougez pas, que rien

Digitized by Google

ne leur donne l'éveil! que rien surtout ne fasse soupçonner notre intelligence.

FRA LORENZO.

Et si tu me manque de parole?

MARTIN.

Ma tête est à vous!

FRA LORENZO,

Permets donc!... elle ne vaut pas trois cent mille piastres.

MARTIN.

Pour vous!... mais pour moi!...

FRA LORENZO.

C'est juste!...

MARTIN.

Vous ne donneriez pas la vôtre pour ce prix-là ni pour le double!

FRA LORENZO.

Non, certes! Va, va, ne perds pas de temps... pendant que moi j'achève mes dépêches...

MARTIN, *revenant sur ses pas.*

Bien entendu que d'ici à demain vos affidés ne me perdront pas de vue, et que vous me ferez consigner aux portes de la ville.

FRA LORENZO, *d'un air profond.*

J'y pensais!...

MARTIN.

Et tenez... tenez... comme je vous le disais, le mariage s'est célébré sans nous!... entendez-vous les cloches?... Adieu, monseigneur!

FRA LORENZO.

Adieu!...

Martin sort par la porte à droite.

Digitized by Google

SCENE XI.

FRA LORENZO, *à la table à droite, achevant de lire ses lettres;* DONA MANUELA, ZUNIGA; *puis après* RICCARDO *et* DIANA.

FINAL.

CHOEUR.

Que les cloches retentissent
Et résonnent dans les airs!
Des anges qui les unissent
Empruntons les saints concerts!
Des anges qui les unissent
Sonnons, sonnons les pieux concerts!

MANUELA *et* ZUNIGA.

Ils sont unis!

FRA LORENZO, *achevant de lire une lettre.*

O ciel! ô nouvelle terrible!...

MANUELA, *courant à lui.*

Qu'avez-vous donc?

FRA LORENZO.

Non... ce n'est pas possible!...
Quoi! d'après un message à l'instant envoyé,
Guimarens serait mort!

MANUELA, *étonnée, et* ZUNIGA, *riant, lui montrant Riccardo qui entre dans ce moment, tenant Zarah par la main.*

Le voilà marié!

CHOEUR.

Que les cloches retentissent, etc.

FRA LORENZO, *lisant toujours ses dépêches.*

Non, non, et le fait se complique,
Le ministre prétend nous avoir annoncé...
Et je n'en ai rien su... qu'arrivant du Mexique...
Don Juan de Guimarens... mortellement blessé,
L'autre semaine est mort!... C'est authentique!
(Donnant la lettre à Riccardo.)
Lisez vous-même!

TOUS.

O ciel!

Digitized by Google

ENSEMBLE.

ZARAH, MANUELA *et* LE CHOEUR.

De terreur, de surprise,
Tous mes sens sont glacés.
D'où vient cette méprise?
(S'adressant à Riccardo.)
Répondez... prononcez.

ZUNIGA.

Le sort nous favorise:
Mes vœux sont exaucés.
Je vois à sa surprise
(Montrant Riccardo.)
Tous ses plans renversés.

FRA LORENZO.

De terreur, de surprise,
Tous mes sens sont glacés,
Et le ciel et l'église
Sont-ils donc courroucés?...

RICCARDO.

De crainte et de surprise,
Tous mes sens sont glacés.
Je vois par sa méprise
Nos projets renversés!

MANUELA, *à Zuniga, lui montrant Riccardo.*

Mais cet époux... qui peut-il être?

ZUNIGA.

Voici probablement qui le fera connaître?
(Montrant un page qui entre.)
Voici le page de Médin!

LE PAGE, *s'inclinant.*

A dona Manuela,
De la part de mon maître.

MANUELA, *lisant à haute voix.*

« Pardonnez, senora, si déjà je sépare
« Les deux nobles époux que vos mains ont unis!
« Votre illustre neveu, l'autre jour, m'a promis
« De venir aujourd'hui jouer de la guitare
« Dans mon hôtel!... J'y compte, et mon page est charge
« De lui payer d'avance son salaire! »

(Le page présente une bourse pleine d'or à Riccardo. qui détourne la tête.)

MANUELA, *stupéfaite.*

O ciel! de l'or!

ZARAH, *à part, de même.*

Et ce mystère...
Cette lettre!...

MANUELA.

Mon nom, mon honneur outragé!

TOUS, *s'adressant à Riccardo.*

Répondez.

Digitized by Google

ZUNIGA.

Oui, vraiment, puisqu'on sait tout... je blâme
Une feinte inutile !... A nos nobles amis
Renvoyez les valets et les riches habits
Qu'ils vous avaient prêtés pour séduire madame !

MANUELA, *furieuse.*

Qu'entends-je !... ô ciel !

ZARAH, *prête à se trouver mal.*

Ah ! je frémis !

ZUNIGA.

Illustre et noble artiste,
Reprenez la livrée et l'art du guitariste.

(Les personnes qui sont près de la table à droite s'écartent, et l'on voit sur une chaise le manteau noir déchiré et la guitare que Riccardo portait au premier acte, et que des pages viennent d'apporter, Zarah pousse un cri et tombe sans connaissance sur un fauteuil à gauche.)

ENSEMBLE.

MANUELA.

O jour d'opprobre et d'infamie !
Honteux hymen ! Ignominie,
Par qui ma race est avilie
Et notre nom déshonoré !
Malheur à lui ! mort à l'infâme !
Le feu céleste le réclame !
A nous son sang ! à Dieu son âme !
Et qu'au supplice il soit livré !

ZUNIGA.

O jour heureux ! joie infinie !
Notre vengeance est accomplie !
L'affront dont fut blessé ma vie
Par son affront est réparé !
Oui, c'est indigne ! c'est infâme !
Mais, après tout, elle est sa femme !
Et l'orgueilleuse et noble dame
Se soumettra, bon gré, mal gré !

FRA LORENZO *et* LE CHOEUR.

O jour d'opprobre et d'infamie !
Honte sur vous... Ignominie !
Votre famille est avilie

Digitized by Google

Et votre nom déshonoré !
Malheur à lui ! mort à l'infâme !
Notre vengeance le réclame !
A nous son sang ! à Dieu son âme !
Et qu'au supplice il soit livré !

(Riccardo que tout le monde repousse, est prêt à franchir la porte du fond, il revient vivement vers le groupe où Zarah est assise évanouie. Lorenzo l'empêche d'approcher.)

RICCARDO, *de loin, étendant ses mains suppliantes vers Zarah qu'il ne voit pas.*

O vous qui lisez dans mon âme,
Daignez me défendre à leurs yeux !
Rappelez-vous, ô noble dame !
Mon repentir et mes aveux.
(Se mettant à genoux.)
Grâce pour ma raison !
Pour un égarement dont je ne fus pas maître !...

ZARAH, *revenant à elle, et voyant Riccardo à ses genoux.*

Mon pardon !... dit-il... un pardon !
Il en est pour l'amour peut être !...
Jamais pour l'imposture et pour la trahison...

(Elle s'éloigne sans le regarder, et rentre avec sa tante dans l'appartement à gauche,)

RICCARDO, *stupéfait.*

Moi... parjure... et traître !...
Quand j'ai tout dit !... quand tout lui fut connu...
Et ce billet...

ZUNIGA, *à demi-voix.*

Elle ne l'a pas lu !
(Le montrant et le déchirant.)
Le voici !

(Riccardo, furieux, tire son épée et s'élance sur Zuniga ; il est désarmé par les autres seigneurs.)

ENSEMBLE,

RICCARDO, *accablé.*

Ah ! c'en est fait ! que sur ma vie
Tombent l'opprobre et l'infamie !
Plus d'existence !... elle est flétrie !
Tout est pour moi désespéré !
Coupable d'une indigne trame,

Digitized by Google

A ses yeux je suis un infâme !
Je suis maudit, et dans son âme
Mon nom par elle est abhorré !...

LE CHOEUR.

O jour de honte et d'infamie !
Par cet indigne être trahie !
Donner sa main !... etc.

ZUNIGA, *riant.*

O jour heureux, joie infinie !
Notre vengeance est accomplie !
L'affront, etc.

FRA LORENZO.

O jour de honte et d'infamie ! etc.

(Ils sortent tous en désordre, en laissant Riccardo abimé dans sa douleur.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un appartement à l'hôtel de Villaréal.

SCENE Ire.

RICCARDO, *sortant de l'appartement à gauche.*

Chassé! chassé !... A ma vue elle s'est éloigée... sans vouloir m'entendre... elle m'a défendu de la suivre, et avec quel mépris ! pas une parole... pas un regard !... Je n'en suis pas digne... et à qui demander raison de tant d'outrages? Ces jeunes seigneurs ont accueilli mon défi avec des éclats de rire... don Alvar surtout !... ils sont, disent-ils, trop nobles et de trop bonnes maisons pour se battre avec moi, qui suis sans toit et sans asile... moi, chanteur des rues !... mon sang ne vaut pas la peine qu'on le répande... Ah ! c'est là le comble de la honte... ne trouver personne qui veuille même de ma vie !

Digitized by Google

SCÈNE II.

RICCARDO, MARTIN, *qui est entré pendant la scène précédente.*

MARTIN, *froidement.* Je la prends!...

RICCARDO, *se retournant et poussant un cri de joie.* Martin de Ximena!

MARTIN. Qui vient réclamer ta promesse.

RICCARDO. Je la tiendrai.. Tu es mon sauveur, mon seul ami... viens, partons... il me tarde de quitter ce monde, où tout m'accable... ces grands seigneurs, dont tu me disais avec raison de me défier!... ils m'ont couvert de honte, et maintenant ils refusent de me tuer.

MARTIN. Je sais... je sais... j'ai vu Zuniga, qui, dans la joie du triomphe, m'a tout raconté... ta lettre, ton mariage, ton affront!

RICCARDO, *avec douleur.* Eh bien! ce n'est rien encore... elle refuse de me voir... elle me repousse avec mépris.

MARTIN. Zarah!... ta femme?...

RICCARDO. Ah! ne dis plus ce mot-là.

MARTIN. Comment alors es-tu ici?

RICCARDO. Sa tante m'a écrit la lettre la plus méprisante, la plus injurieuse, pour me dire que ce mariage était nul... que la famille en demandait la rupture, et qu'elle m'attendrait, moi et mes gens de loi... Je suis venu seul sans un ami, sans un conseil.

MARTIN. Je serai le tien... je te défendrai.

RICCARDO. C'est inutile... je ne venais pas pour me défendre, mais pour la voir... la voir encore une fois... et puisqu'il faut renoncer à cette dernière esperance, je suis à toi, je t'appartiens!

MARTIN. Tu es donc bien décidé à m'obéir?

RICCARDO. Oui.

MARTIN. A me suivre partout où j'irai?

RICCARDO. Je le jure!

Digitized by Google

MARTIN. Ce qu'il y a à parier que j'irai me faire tuer.

RICCARDO. Tant mieux ! c'est ce que je veux... Dispose de mes jours, je te les donne.

MARTIN, *lui frappant sur l'épaule.* Et moi, mon brave, je te promets d'en faire un noble et généreux usage... Prends ces papiers... garde-les précieusement, et, quoi qu'il arrive, ne démens rien de ce qui s'y trouve écrit.

RICCARDO. Je te le promets, dût-il m'en coûter la tête.

MARTIN. C'est ce qui pourra bien arriver, ainsi qu'à la mienne, qui du reste est déjà promise, pour aujourd'hui, au seigneur gouverneur. Mais, n'importe, je comprends que tu dois avoir envie de quitter enfin la guitare.

RICCARDO. De la briser !

MARTIN. Eh bien ! c'est l'instant d'obéir à ton père, c'est l'instant de reprendre l'épée du soldat, non pour nos oppresseurs, mais contre eux !

RICCARDO. Commande, je suis prêt ; je ne demande qu'une grâce, c'est qu'avant ma mort, ou après, je sois justifié aux yeux de Zarah !... qu'elle sache du moins que je ne l'ai pas trompée.

MARTIN. Elle le saura, je te le promets... Voici ces dames.

SCENE III.

ZARAH, MANUELA, MARTIN, RICCARDO.

MANUELA. Vous comprenez bien, monsieur, que, malgré ma répugnance et celle de ma nièce à nous trouver encore avec vous, un devoir indispensable nous y oblige. Cette affaire n'a déjà eu que trop de retentissement, et c'est pour éviter un nouveau scandale que nous vous proposons de rompre sans bruit et entre nous cet acte, qui devant les tribunaux est nul de plein droit, et de toute nullité.

MARTIN. En quoi donc, madame ?

MANUELA, *le lui donnant.* Vous pouvez le lire vous-

Digitized by Google

même, car je n'en ai pas le courage... mais une imposture pareille !... un nom supposé, emprunter celui d'un noble seigneur... lui !

MARTIN, *qui a parcouru l'acte.* Je ne vois pas cela ; je lis au contraire que l'époux de Zarah de Villaréal est Josué Riccardo, de son état guitarrero.

MANUELA. O ciel !

MARTIN. Pour sa naissance... fils du soldat Luis Pacheco... Lisez, madame... c'est en toutes lettres.

MANUELA. Je ne puis le croire.

MARTIN. Don Alvar de Zuniga, par les soins de qui ce contrat a été dressé, avait trop d'intérêt à n'y laisser aucune nullité.

MANUELA, *avec désespoir.* C'est vrai... ce n'est que trop vrai... ma nièce unie à tout jamais à un guitariste... à cet homme !

MARTIN. Qu'importe... si cet homme est un homme d'honneur, s'il a agi de bonne foi, s'il ne vous a pas trompée ?

ZARAH. Lui !...

MARTIN. Il aurait donné pour vous, son sang et sa vie... et malgré son amour, décidé à vous perdre, plutôt que de vous devoir à une trahison... il vous avait prévenue de tout dans une lettre qu'il a remise à votre tante avant de marcher à l'autel !

MANUELA. C'est vrai.

MARTIN. Pour vous la donner, à vous, sa fiancée !

MANUELA. C'est vrai !

ZARAH, *à Manuela.* Et qui vous en a empêchée ?

MANUELA. Encore cet Alvar de Zuniga !

MARTIN, *frappant sur l'épaule de Riccardo.* Qui est un fourbe... Mais celui-ci, je le jure... celui-ci, en vous épousant, croyait que son secret vous était connu, et que vous pardonniez son audace à un amour malheureux et insensé.

Digitized by Google

RICCARDO. Qui fut mon seul crime!... le seul dont je dois être puni!

ZARAH, *avec émotion*. S'il a dit vrai, monsieur... et je le crois...

ROMANCE.

Premier Couplet.

De cet hymen fatal, qui tous deux nous enchaîne,
Les nœuds par moi seront à jamais respectés!...
Mais l'honneur nous sépare... et du moins sans ma haine,
Partez, monsieur, partez;
L'honneur le veut... partez!

Deuxième Couplet.

Loin de moi, loin des lieux qui vous avaient vu naître,
Vont s'écouler vos jours par l'exil attristés!...
Mais avec mon pardon... et mon bonheur... peut-être...
Partez, monsieur, partez;
L'honneur le veut, partez...

MARTIN. C'est bien, senora, ce que vous venez de dire!... c'est très-bien, et vous en serez récompensée, car bientôt celui-ci ne sera plus Josué Riccardo.

RICCARDO *et* LES DEUX FEMMES. Que ditez-vous?

MARTIN. Que ce mariage qui blessait tant votre noble famille...

MANUELA, *vivement*. Sera rompu...

MARTIN. Oui, probablement il ne durera pas longtemps; car aujourd'hui même la senora court grand risque d'être veuve!

ZARAH. O ciel!...

MANUELA. Qu'est-ce que cela veut dire!

MARTIN. Silence... vous allez le savoir.

SCENE IV.

LES MÊMES, FRA LORENZO, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO, SOLDATS *et* GENS DE JUSTICE.

(Morceau d'ensemble.)

FRA LORENZO, *s'approchant respectueusement de Riccardo et le saluant.*

Monseigneur!

Digitized by Google

ZUNIGA, *de même.*
Monseigneur!

FABIUS, OTTAVIO *et* LES AUTRES, *de même.*
Monseigneur !

MANUELA, ZARAH *et* RICCARDO, *étonnés.*
Que disent-ils?

MARTIN, *à demi-voix à Riccardo.*
L'heure est venue !
De l'audace et du cœur!

FRA LORENZO, *à Riccardo.*
La vérité nous est enfin connue,
Et c'est avec regrets... avec douleur...
(Saluant.)
Que nous venons arrêter monseigneur!

ZUNIGA, *et les autres, de même.*
Monseigneur!

MANUELA *et* ZARAH, *étonnées.*
Monseigneur!

FRA LORENZO, *s'adressant à Riccardo, et regardant Martin.*
Vos complices, auxquels j'ai promis le silence,
Vous ont découvert et trahi!

MARTIN, *bas à Riccardo.*
Ce complice!... c'est moi!

FRA LORENZO, *montrant Riccardo.*
Qu'on s'assure de lui!

ZUNIGA, *à Manuela.*
Sous ces grossiers habits, sous cette humble apparence,
Qui nous-mêmes nous abusa,
Il cachait ses complots!...

(Les gardes qui ont entouré Riccardo l'ont fouillé, et présentent à Fra Lorenzo les papiers qu'ils viennent de trouver sur lui.)

FRA LORENZO, *en lisant l'adresse.*
Eh! oui!... c'est bien cela!
(Lisant.)
« Don Emmanuel de Bragance. »

Digitized by Google

TOUS, *à demi-voix.*

Le fils du duc de Bragance !

MARTIN, *bas à Riccardo.*

Ton serment ?...

RICCARDO. *de même.*

Comptez sur ma foi !

(A haute voix et se tournant vers Fra Lorenzo.)

Puisque vous savez tout... c'est moi !

TOUS.

Grand Dieu !

RICCARDO.

C'est moi !

ENSEMBLE.

ZARAH.

Tremblante, j'ose croire à peine
Le témoignage de mes yeux ;
Celui qu'accablait tant de haine,
C'est lui !... c'est ce nom glorieux !

FRA LORENZO.

Oui, c'est bien lui, j'en crois à peine
Et cet écrit, et ses aveux ;
Par mon adresse, enfin, j'enchaîne
Ce chef terrible et dangereux.

MANUELA.

Tremblante.... j'ose croire à peine
Le témoignage de mes yeux !
C'est à lui que l'hymen l'enchaîne,
Elle porte un nom glorieux !

RICCARDO.

Je l'ai juré ! l'honneur m'enchaîne ;
La mort est l'objet de mes vœux ;
Je leur abandonne sans peine
Des jours, hélas ! si malheureux !

ZUNIGA *et* SES AMIS, *regardant Zarah.*

Le hasard a trompé ma haine ;
J'ai cru l'avilir à nos yeux ;
Et c'est à lui que je l'enchaîne,
Elle porte un nom glorieux.

Digitized by Google

MARTIN, *regardant Riccardo.*
Fidèle à l'honneur qui l'enchaîne,
J'admire son cœur généreux;
Que son dévouement nous obtienne
La liberté, prix de nos vœux!

LORENZO, *qui vient de parcourir l'écrit qu'on lui a donné.*
La lettre est d'un nommé Pinto, le secrétaire
Du duc... un intrigant!

MARTIN, *à part.*
Un brave Portugais!

FRA LORENZO, *lisant.*
« Tout va mal! et je doute à présent du succès;
« Le duc refuse!... il faut proclamer votre père
« Roi, malgré lui!... venez... si vous étiez
« A Lisbonne!... »

MARTIN.
Il y doit être à présent... j'espère!

FRA LORENZO, *lisant.*
« De plus, si vous nous apportiez
« Deux cent mille ducats... »

MARTIN, *à part.*
Il en a trois cents!... grâce
(Montrant Lorenzo.)
A monseigneur.

FRA LORENZO, *achevant de lire.*
« Nous pourrions dès demain
« Donner au Portugal un nouveau souverain! »
(Se retournant vers Zuniga et ses amis.)
Vous voyez, messieurs, quelle audace!
(Montrant Riccardo.)
Mais nous tenons le chef... du complot c'en est fait!
A l'instant dans ces lieux Vasconcellos m'ordonne
De le faire juger, condamner!... Ce serait
Un peu vif... moi, qui tiens aux égards, je lui donne...

MARTIN, *vivement.*
Combien?

FRA LORENZO.
Une heure!...

Digitized by Google

RICCARDO, *froidement.*

Je suis prêt.

ENSEMBLE.

MARTIN, *à part.*

O cœur magnanime !
Courage sublime !
De l'honneur victime,
Il meurt en héros !
Toi que je supplie,
Dieu de la patrie!
Arrache sa vie
Au fer des bourreaux.

RICCARDO, *à Martin.*

O cœur magnanime !
A toi mon estime !
J'aurais par un crime
Terminé mes maux !
Et pour ma patrie,
D'une âme ravie,
Je livre ma vie
Au fer des bourreaux !

ZARAH *et* MANUELA.

O cœur magnanime !
Courage sublime !
Qui, pour nous victime,
Se livre aux bourreaux !
Toi, que je supplie,
Dieu de la patrie !
Protége sa vie,
Et sauve un héros !

FRA LORENZO *et* LE CHOEUR.

Quant à moi, j'estime,
Qu'un semblable crime
Veut une victime
Pour notre repos !
Audace inouïe,
Qu'il faut qu'il expie!
Nous devons sa vie
Au fer des bourreaux.

FRA LORENZO.

Le tribunal s'assemble auprès de cette enceinte,
Je vais le présider ! (A Zuniga, lui montrant Riccardo.)
Veillez sur monseigneur.
Je vous remets sa garde !...

RICCARDO, *montrant Martin.*

A ce vieux serviteur
Pourrai-je dire adieu ?

FRA LORENZO, *à Zuniga.*

Permettons-le sans crainte.
(Montrant Martin.)
Il nous redira tout !
(A Riccardo, montrant Martin.)
Parlez-lui, monseigneur !

RICCARDO, *à Martin, qui s'avance avec lui au bord du théâtre.*

As-tu quelque ordre encore à me donner?

Digitized by Google

MARTIN, *à demi-voix.*

Silence !...
Pour tout le monde, et même pour Zarah,
Sois toujours le duc de Bragance !

RICCARDO, *de même.*

Je le promets !...

MARTIN, *de même.*

Tout le succès est là !
De Lisbonne en ces lieux, vingt milles de distance !...
Notre sort se décide, ami, dans ce moment !
Si le duc est triomphant,
Nous pouvons être encor sauvés !... mais s'il succombe...
(Secouant la tête.)
Toi... puis moi...

RICCARDO.

Je comprends ! nous aurons même tombe !
Je t'ai promis mes jours !

MARTIN.

J'avais promis aussi
D'en faire bon usage !... ai-je dit vrai ?

RICCARDO, *lui serrant la main.*

Merci !

(Reprise de l'ensemble. — Fra Lorenzo fait signe à tout le monde de sortir.)

SCÈNE V.

MANUELA, ZARAH, RICCARDO, LORENZO, MARTIN.

LORENZO, *à Martin.* J'ai dit : Sortez tous !... (*Se retournant avec respect vers Manuela et Zarah.*) Oui, tous !

ZARAH, *avec dignité.* Excepté moi, monseigneur, moi qui suis sa femme.

LORENZO, *s'inclinant.* C'est juste, les égards... les convenances...

Manuela et Martin sortent par la porte du fond ; Lorenzo par la porte à droite.

Digitized by Google

SCENE VI.

RICCARDO *et* ZARAH.

DUO.

ZARAH, *s'approchant avec exaltation de Riccardo, qui est assis et plongé dans ses pensées.*

Oui, dès ce moment je réclame
Le droit de partager ton sort !
Je suis à toi ! je suis ta femme!
Avec toi, je marche à la mort!

RICCARDO, *hors de lui et se levant.*

Dieu tout puissant, qu'entends-je ?

ZARAH.

Écoute-moi ?
Dans mon cœur tu n'avais pu lire
Que le mépris, ou bien l'effroi...
Mais à présent je peux tout dire...
(Avec amour.)
Car je vais mourir avec toi !

Premier Couplet.

Alors que ta misère
Excitait mon dédain,
Quand, orgueilleuse et fière,
Je repoussais ta main,
Et de honte et de blâme
Lorsque je t'accablais...
Eh bien ! au fond de l'âme...
(Avec exaltation.)
Malgré moi je t'aimais !
Je t'aimais !

RICCARDO, *à part, cherchant à contenir sa joie.*

Ah ! je vous rends grâces,
Moment enchanteur !
Mort qui me menaces,
Et fais mon bonheur !
Que rien n'apparaisse
Pour me secourir,

Digitized by Google

Avec ma tendresse
Laissez-moi mourir!

Deuxième Couplet.

ZARAH.

Pour punir ton offense,
Quand au fond de mon cœur
J'implorais la vengeance,
Le devoir et l'honneur!
Tout-à-l'heure... ici même...
Quand je te bannissais,
Eh bien!... ô honte extrême!
Malgré moi... je t'aimais!
Je t'aimais!
Je t'aime et pour jamais!

RICCARDO, *à part.*

Ah! je vous rends grâces, etc.
(On entend un grand bruit au dehors.)

ZARAH, *effrayée.*

Écoutez! écoutez!

RICCARDO, *tranquillement.*

C'est l'heure du supplice!

ZARAH, *de même.*

Oui!... j'entends les bourreaux venir.

RICCARDO.

Qu'ils viennent!... ô destin propice!...
Sans que mon rêve finisse,
Aimé d'elle, je vais mourir...

ENSEMBLE.

ZARAH, *avec enthousiasme.*

Allons! marchons!... mon cœur réclame
Le droit de partager ton sort;
L'amour et m'anime et m'enflamme;
Avec toi je marche à la mort!

RICCARDO.

Espoir qui m'anime et m'enflamme,
Elle veut partager mon sort!
C'est trop de bonheur pour mon âme;
Sans regrets je marche à la mort!

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DONA MANUELA.

MANUELA. Qu'est-ce qu'ils font?... qu'est-ce qu'ils font, je vous le demande? moi qui déteste les séditions, une à Lisbonne!... une ici!... le peuple soulevé, le conseil en fuite... ainsi que monseigneur! ils crient tous: Vive Bragance! *(A ce mot Riccardo fait un geste d'effroi, Zarah un geste de joie, et court à la fenêtre à gauche. Manuela continuant.)* C'est ce Martin de Ximena qui les excite et marche à leur tête!

ZARAH, *courant à Riccardo et lui prenant la main.*
Oui... oui... j'entends les cris du peuple soulevé!
Courage!... vous pouvez encore être sauvé!

RICCARDO, *avec douleur.*
C'est fait de moi! j'ai tout perdu!

MANUELA, *étonnée.*
Que dit-il? quand, avec la vie,
Pouvoir, honneurs... tout lui serait rendu?...

RICCARDO.
Mes jours seront sauvés!... sa tendresse ravie...
Le rêve se dissipe!... hélas! j'ai tout perdu!

ZARAH.
Quand la gloire vous environne...

RICCARDO.
J'ai tout perdu!

ZARAH.
Quand pour vous brille la couronne!...

RICCARDO.
Ah! plaignez-moi!... j'ai tout perdu!

REPRISE ENSEMBLE.

RICCARDO.
Amour, bonheur, hélas! j'ai tout perdu!

ZARAH *et* MANUELA.
Quel trouble règne en son cœur éperdu!

Digitized by Google

SCENE VIII.

LES MÊMES, FRA LORENZO, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO.

TOUS QUATRE, *accourant avec effroi.*

Protégez-nous !... Le peuple furieux
Nous poursuit jusque dans ces lieux !
Que votre bras puissant nous sauve et nous assiste !
Protégez-nous, prince, protégez-nous ?

RICCARDO.

Que vois-je ?... à mes genoux !
(A part, avec tristesse.)
Tous !... aux genoux du pauvre guitariste !
(A voix haute.)
Relevez-vous ?...

SCENE IX.

LES MÊMES, TOUT LE PEUPLE, *accourant et avec eux* MARTIN DE XIMENA.

CHOEUR.

Vive à jamais, vive Bragance !
A bas un pouvoir détesté!
Le ciel nous rend dans sa puissance
La victoire et la liberté !
Vive Bragance !
Vive la liberté !

MARTIN, *à Fra Lorenzo et aux Espagnols.* Oui, messieurs, le Portugal est libre ; Vasconcellos est en fuite... mais vous n'avez rien à craindre, le duc de Bragance est roi ! la nouvelle nous en est apportée par son fils lui-même, don Emmanuel, qui dans ce moment fait son entrée dans la ville de Santarem.

FRA LORENZO, *étonné, et regardant Riccardo.* Et celui-ci ?

MARTIN. Celui que vous venez d'implorer à genoux est un brave et loyal Portugais, qui par un dévouement sublime avait pris la place du prince, non pour

Digitized by Google

règner, mais pour mourir !... (*A Zarah.*) Oui, madame, pour mériter vos regrets et votre estime, pour être aimé de vous pendant une heure, il allait se faire tuer ! cela mérite récompense !

ZARAH, *tendant la main à Riccardo.* La voici !

MARTIN. Et une autre encore ! (*A Riccardo.*) Don Emmanuel te nomme comte de Santarem, et tu deviens son frère.

RICCARDO. Moi !

MARTIN. C'est trop juste ! quand personne n'eût osé être de la famille, tu as été le fils du roi. Et maintenant, allié du sang royal, noble comte de Santarem, pour la dernière fois reprends ta guitare, et dis-nous un air de victoire.

CHOEUR.

Vive à jamais, vive Bragance !
A bas un pouvoir détesté !
Le ciel nous rend en sa clémence
La victoire et la liberté !
Vive Brangance !
Vive la liberté !

FIN.

543016

Digitized by Google